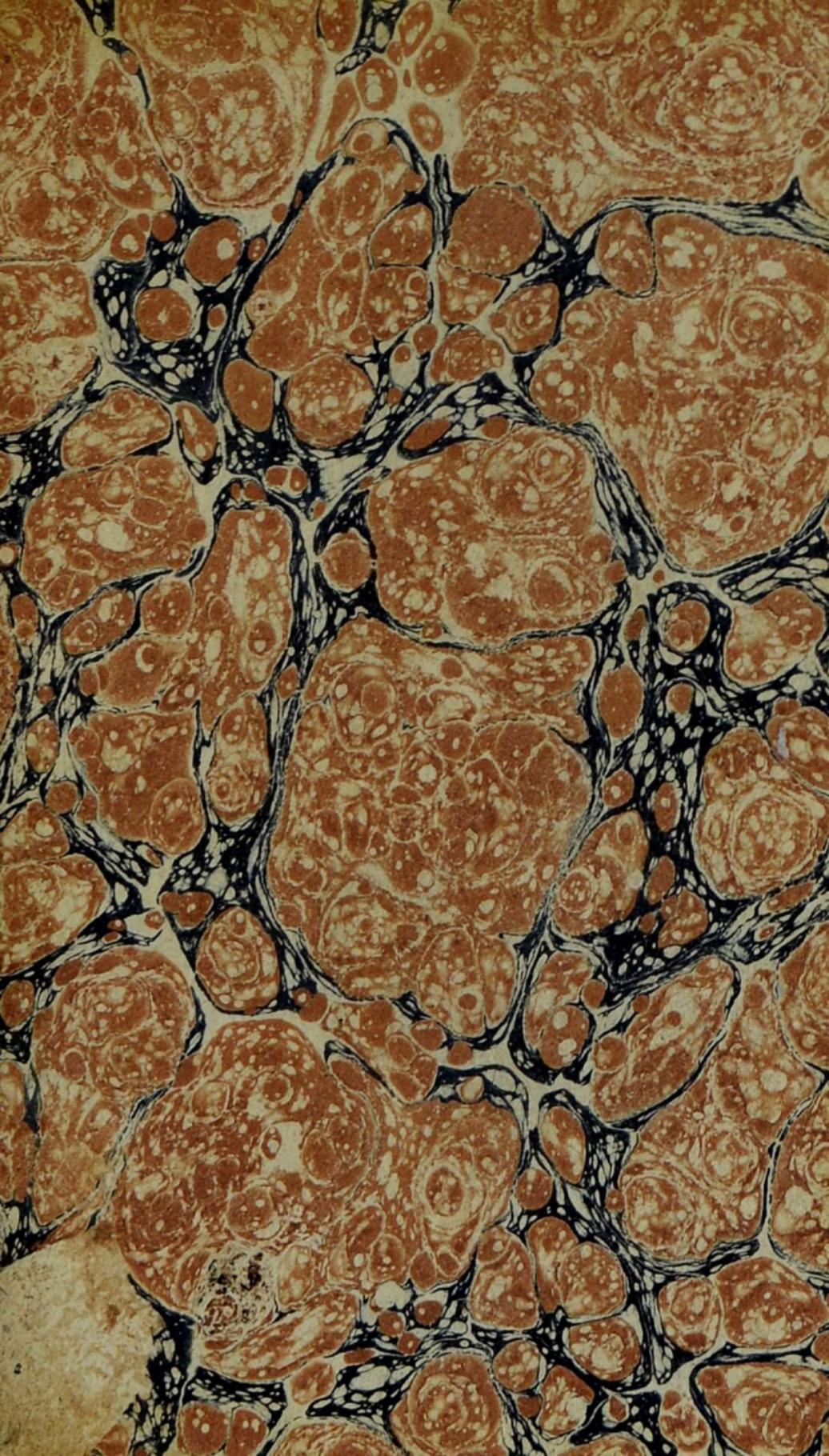
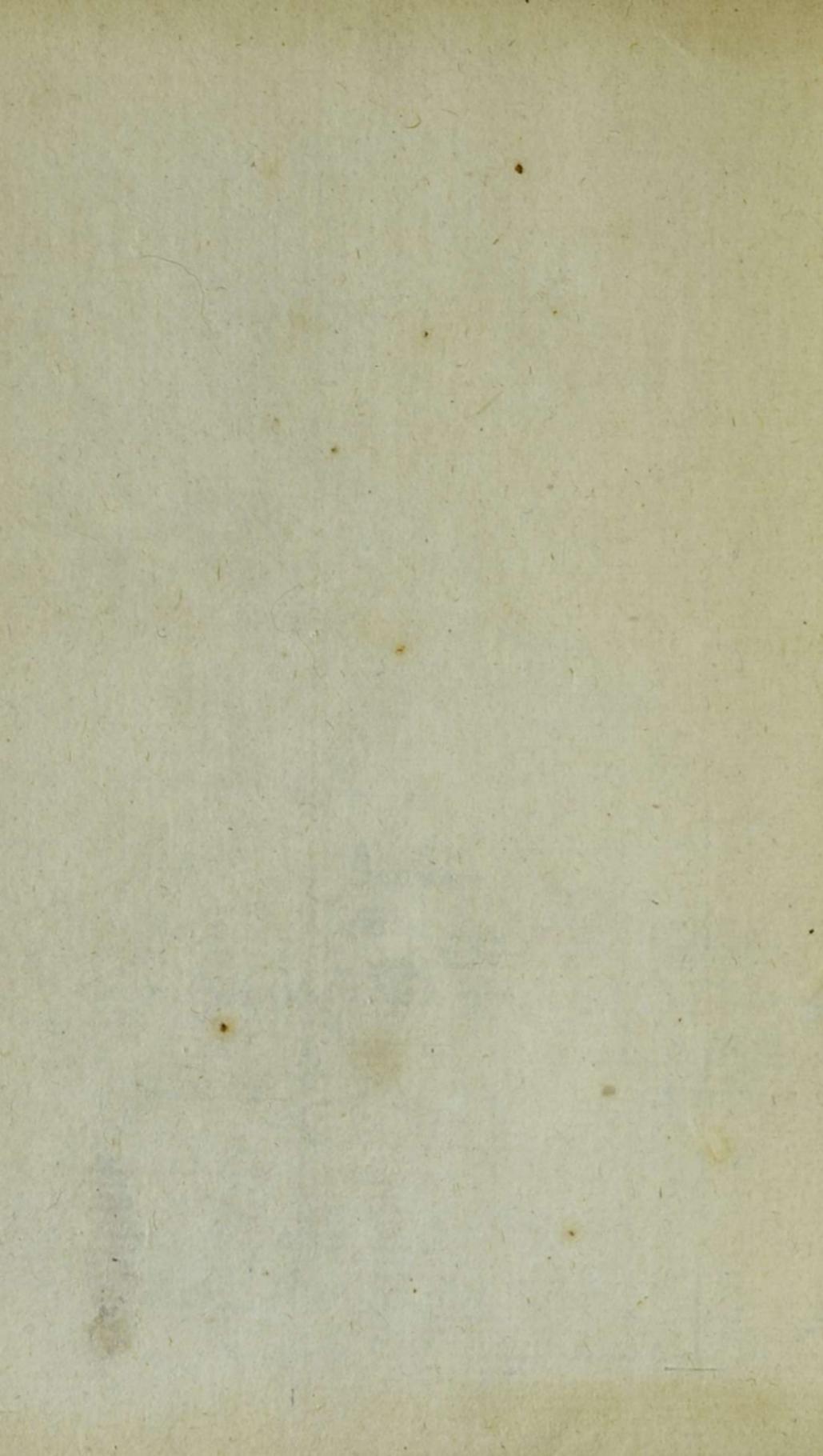


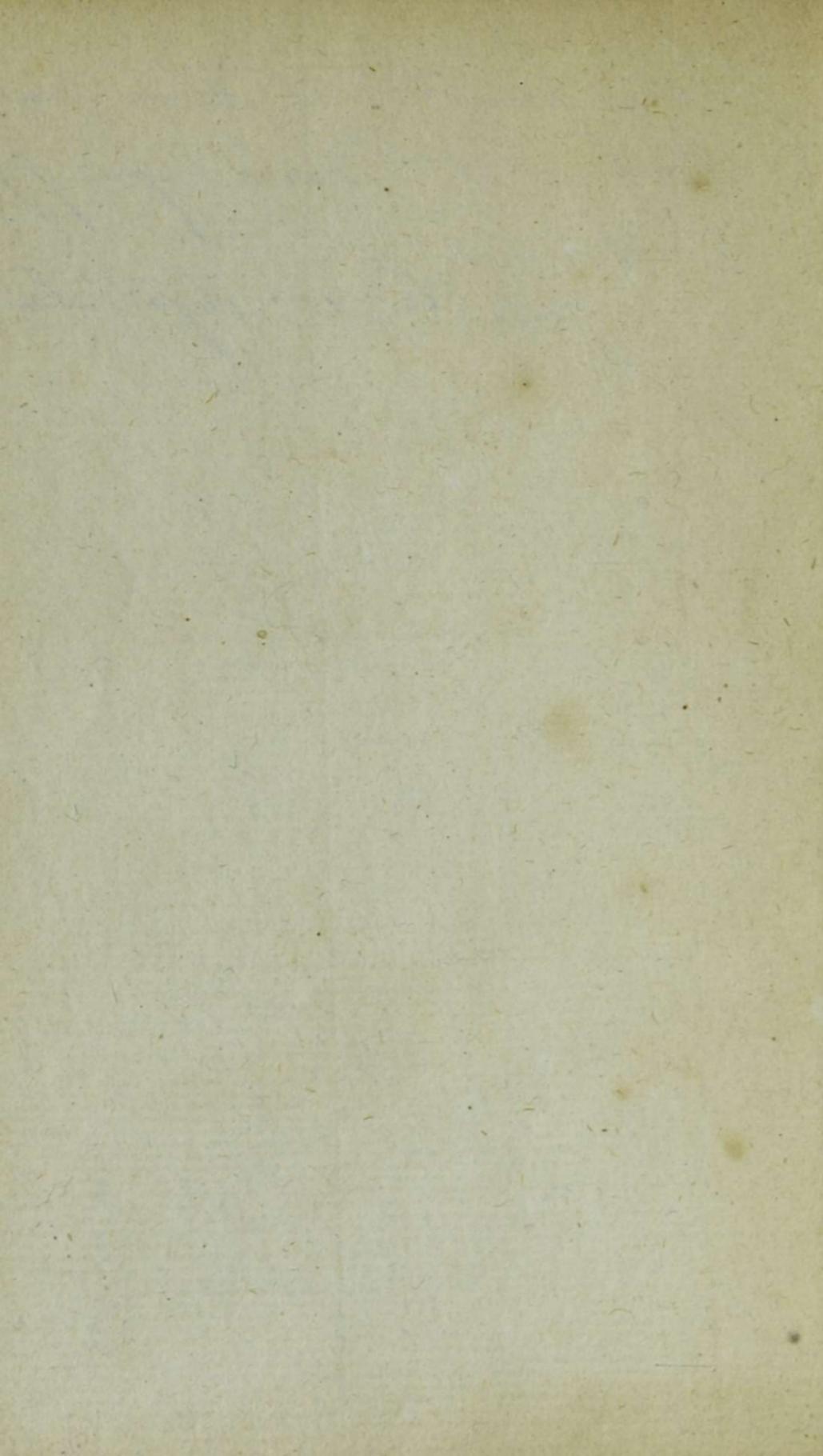
à la
Librairie
Française
& Etrangère
(de Galignani.)
Rue Vivienne, N.º 17.

Abonnement de lecture
en toutes sortes
de langues.





Livre venant de bonne maman
Barbe et donné par papa
à Louis.
Jeudi. Le 1^{er} Septembre 1862.



LE MIROIR
DES GRACES.

LE MIROIR

~~~~~  
IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.  
~~~~~




Gatine sculpt.

Costume pour la promenade.

LE
MIROIR DES GRACES,

OU

L'ART

de combiner l'Élégance, la Modestie,
la Simplicité et l'Économie dans
l'Habillement;

AVIS UTILES

adressés aux Femmes sur la conservation de leur
santé et de leur beauté, sur l'agrément des
manières et le bon ton dans la Société;

Par une Dame

*qui a étudié la mode et le bon goût chez les
nations les plus civilisées de l'Europe.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A PARIS,

Chez { L'ÉDITEUR, rue Montmartre, N° 183;
GALIGNANI, Lib., rue Vivienne, N° 17;
DELAUNAY, Lib., Palais-Royal, N° 263.

1811.

LE MIROIR DES GRACES.

~~~~~

Observations préliminaires.

~~~~~

L existe deux opinions entièrement opposées sur l'importance que mérite le corps humain et sur le rang qu'il doit occuper dans l'échelle des êtres de la création; les épicuriens, par des raisons qui se pré-

sentent tout naturellement, donnent une préférence marquée à la portion physique de notre être; les stoïciens affectent pour elle le plus profond mépris : nous nous tiendrons à une égale distance de ces deux sentimens.

Notre corps ne fait pas moins partie de nous-mêmes que notre esprit; c'est l'intermédiaire par lequel nous pouvons voir, sentir et juger; c'est par son aide que nous pouvons communiquer aux autres nos opinions, nos craintes, nos espérances; c'est par lui que nous pouvons inspirer l'amour et le faire éprouver : ce ne sont pas seulement des plaisirs sensuels que ceux qui passent d'une âme dans une autre à l'aide d'un coup d'œil, d'un serrement de main, d'une confiance doucement

murmurée à l'oreille. Comment mépriser l'agent prompt et obéissant de tout ce qui est voulu par le mobile caché de notre existence? Nous plaisons-nous à envisager notre corps plutôt comme un poids incommode, une masse qu'attend la corruption, que comme le ministre des plus tendres affections?

Ces idées ascétiques ne sont compatibles qu'avec le fanatisme irréfléchi de l'ancien Zénon, ou de ces ignorans qui ne voient ni beauté ni plaisir dans cette foule de productions dont la main de Dieu a semé la nature. Une raison plus éclairée et plus impartiale nous apprend que, sans être uniquement livré aux plaisirs des sens, on doit les estimer comme un présent digne de l'intel-

ligence et de la bonté du Créateur, de qui nous les avons reçus.

Respecte-toi toi-même, dit le philosophe, non seulement eu égard à l'âme, qui commande, mais relativement au corps, qui exécute. Dieu créa le corps non pour l'utilité seulement, mais il se plut à l'orner de grâces et de beauté; et refuserions-nous de lui laisser remplir sa destination tout entière? La satisfaction douce et innocente que nous éprouvons à l'aspect de tout ce qui est beau, que ce soit une fleur ou un paysage, prouve que le plaisir que produit en nous le spectacle de la beauté humaine fut destiné à devenir le principe de l'aimable sociabilité. Mes charmantes compatriotes, mon but est donc de vous faire ré-

fléchir sur vous - mêmes. Cultivez votre esprit, mais soignez aussi les grâces de votre corps; n'écoutez ni la sotte gravité qui voudrait rabaisser les charmes extérieurs, ni la folle vanité qui voudrait y attacher trop de prix.

Vous sentirez aisément que la *personne* de la femme est l'objet essentiel de cet ouvrage.

Les mères qui dirigent principalement leurs estimables soins vers les qualités morales de leurs enfans seront peut-être étonnées du texte que je choisis; mais je les prie de se rappeler que pour que les choses soient bien, il faut qu'elles soient en harmonie. Mères attentives, il est une époque où le mauvais goût, l'effronterie, l'égoïsme, le désœu-

vrement semblent se réunir pour conspirer contre la beauté et la vertu de vos filles; je crois consacrer ma plume à un travail utile si je leur offre les moyens de conserver la pureté de leurs mœurs et l'ingénuité de leurs charmes.

Pour donner quelque poids à un sujet qu'on regarde communément comme trop léger, j'invoquerai le secours du docteur Knox : « Le goût, « dit-il, suppose un accord parfait « entre le caractère et les apparences « extérieures; l'imagination se formera naturellement une idée de « ces rapports. Le premier aspect « est souvent d'une grande conséquence; je pense donc qu'il est « important pour une femme de ne « point inspirer une idée désavan-

« tageuse d'elle à des observateurs
« superficiels. »

Chesterfield a dit, dans son style toujours animé et toujours pittoresque : « Un extérieur prévenant
« est une continuelle lettre de re-
« commandation. » Il me sera aisé, mes aimables et charmantes lectrices, de vous montrer combien un extérieur aimable est éloigné de l'affectation et de l'extravagance. La beauté est un bonheur dont il faut user avec discrétion ; la modestie est une grâce ; la simplicité est la compagne de l'élégance, et la réunion de ces qualités forme le lien le plus fort qui puisse captiver le cœur d'un homme sensible et raisonnable.

Vous comprendrez plus aisément les préceptes que je me propose de

vous développer si vous saisissez d'abord ma manière de voir. J'ai toujours blâmé ce rigorisme austère qui proscriit sans distinction toute espèce de soin que l'on peut donner à sa personne; n'est-il pas plus sage de donner de bonne heure une direction gracieuse à une jeune femme que de l'exposer à rougir un jour devant des étrangers qui se moqueront de sa gaucherie, ou qui lui apprendront à outre-passer les bornes d'une innocente coquetterie en abusant même des ressources que permet le désir de plaire quand il est modéré par la sagesse !

Il est très-dangereux de présenter aux jeunes personnes les objets sous un jour faux et trompeur; dès qu'elles ont été induites en erreur sur un

point, elles sont disposées à rejeter comme des absurdités tout ce qu'on leur a enseigné ; il n'en résulte plus de leur part que de la défiance et de l'indocilité.

Qu'une jeune personne, à mesure qu'elle s'éloigne de l'enfance, apprenne à connaître tel qu'il est le monde, dans lequel il faut qu'elle vive un jour ; qu'elle se familiarise avec les opinions qui doivent diriger sa conduite dans les rapports du mariage, de l'amitié, de la parenté ; ne lui cachez point ce que la société exigera d'elle sur tous les points ; indiquez-lui les dangers où la peut entraîner le torrent de l'usage et de la mode ; que la raison lui enseigne à être quelquefois plus sincère pour elle-même que le public, toujours

prêt à blâmer dans un temps ce qu'il a semblé permettre dans un autre.

Que la délicatesse et la morale soient la base du caractère des femmes ; les attraits dont elles seront ornées ne les entraîneront alors vers aucun écueil. Une jeune fille qui est instruite de l'importance de sa destinée , qui connaît la sublimité des devoirs qu'elle aura à remplir, peut sans danger recevoir les hommages qu'on adresse à sa beauté , persuadée qu'elle est de l'intérêt plus grand que ses admirateurs attachent aux nobles qualités de son esprit et de son cœur : on peut lui dire sans danger que la vertu doit se montrer sous un aspect aimable et même séduisant ; mais qu'elle ne croie pas que sans la vertu elle puisse exercer

un empire durable. Une femme qui ne brille que par les dons extérieurs, qui à la vivacité de l'esprit ne joint pas la douceur et le charme du sentiment, n'est qu'une statue sur laquelle on jette un coup d'œil en passant, et que l'on oublie bien vite. La beauté ne présente que de bien frêles avantages si elle n'est pas comme un voile enchanteur qui cache cette raison solide qui fait les délices d'un époux, et qui attire les égards et les respects de la société; l'homme qui cherche une compagne qui partage sa vie ne s'attachera pas uniquement à la régularité des traits, à la perfection des formes : combien ne voit-on pas de femmes qui, privées des grâces corporelles, par la douceur de leur caractère, l'affa-

bilité de leurs manières , l'égalité de leur humeur, embellissent les jours de celui dont elles partagent la destinée!

Cette simple exposition de mon sujet annonce que dans la manière de le traiter je ne dirai rien qui puisse effrayer la faiblesse de celles à qui j'adresse mes leçons; j'accorde aux femmes tous leurs privilèges; je leur alloue l'empire de la beauté et des grâces corporelles; mais j'exige que des qualités plus durables et plus nécessaires y soient jointes. Qu'on ne suppose jamais qu'au moment où je m'occupe de la culture et du développement des traits extérieurs j'oublie un mérite d'un bien plus grand prix, la beauté de l'âme et l'innocence des mœurs.

Pour mettre plus d'ordre dans les matières que j'ai traitées, je les ai rangées sous différens chapitres; quelquefois j'ai rapproché des observations faites dans ma patrie, celles que j'ai eu l'occasion de faire chez l'étranger. Dans ma jeunesse, voyageant avec mon mari, j'ai visité les différentes cours de l'Europe; comme ce voyage avait l'instruction pour but, je n'ai pu manquer de remarquer avec attention l'influence qu'avait sur la morale et le bonheur des hommes l'esprit des femmes de chaque pays qui se présentait à ma vue.

J'ai toujours vu que le bon goût dans les manières et dans l'habillement était le compagnon d'une saine morale, et que l'indécence exté-

rieure signalait une conduite relâchée. Puisse donc le voile de pudeur que j'engagerai l'innocence et la beauté à porter constamment sur leur sein virginal ne jamais être soulevé par la main téméraire du libertinage ou de la légèreté téméraire, et ne céder jamais qu'à celle du légitime amour revêtu des droits sacrés que lui donne l'hymen!

~~~~~

Remarques générales sur les  
Mœurs et les Modes des temps  
passés et du temps présent.

~~~~~

QUAND l'innocence abandonna le monde l'homme rougit de sa nudité et de celle de sa compagne, et les vêtemens furent inventés. Nos ancêtres ne furent pendant longtemps couverts que du feuillage des arbres ou de la peau des animaux; ils ne connaissaient alors d'autre

ornement que la fleur qu'ils avaient cueillie sur le buisson touffu, le coquillage qu'ils avaient ramassé sur le bord de la mer, la graine qu'ils avaient dérobée à l'arbre; la nature n'empruntait alors aucun agrément étranger; la jeune épouse n'offrait aux désirs de son époux que la fraîcheur de son teint et le feu pétillant de son tendre regard.

Plus tard, quand l'avarice eut creusé le sein de la terre, et que l'ambition en eut parcouru la surface, les pierres précieuses, les riches tissus de soie et la pourpre de Tyr joignirent leur éclat pour orner la beauté et relever ses traits. Cependant à cette même époque, lorsque les richesses de l'Orient et du Midi s'accumulaient aux pieds des

femmes et briguaient l'honneur de les décorer, nous voyons, d'après les sculptures qui nous restent de la Grèce, que les habitantes de cet heureux climat, le siège du goût et des grâces, restèrent fidèles à l'antique simplicité. Une ample robe flottait sur leur taille légère; une ceinture étroite dessinait la rondeur de leurs formes; leur chevelure tressée couronnait élégamment leur tête à demi cachée par un voile : ainsi étaient vêtues et la femme de Phocion et la maîtresse d'Alcibiade; une gracieuse simplicité présidait à leur habillement, et elles ont mérité de servir de modèles aux poètes, aux sculpteurs et aux peintres de nos siècles modernes.

Rome, la reine du monde, ne dé-

daigna pas d'adopter les ornemens des femmes de Sparte et de celles d'Athènes; les statues des vierges, des matrones, des impératrices de cette illustre métropole attestent encore la prééminence que la Grèce exerça par ses arts et même par ses modes.

L'irruption des Goths et des Vandales obligea les femmes à se vêtir d'une manière plus défensive. A la robe flottante succéda un habillement resserré et contraint; à la chevelure ondoyante et bouclée on substitua une coiffure moins libre et plus solide, que protégeaient encore l'argent et l'or travaillés en réseaux.

Ensuite, par une dégénération successive, arrivèrent les corps de

métal, les vastes paniers, la coiffure en spirale des moyens âges : la cour de Charlemagne, celle de nos Edouard, des Henri et d'Elisabeth, présentent les femmes comme dans l'état de siège. Tant de lignes de circonvallation, tant de boulevarts de baleine, de bois ou de métal, tant de falbalas, de garnitures, d'empêchemens de toutes les espèces repoussaient les regards et les désirs d'un homme, qu'il avait peine à deviner que sous tant d'obstacles une femme existât, et il n'apprenait qu'avec étonnement que cet appareil recérait un être digne de ses vœux et capable d'attirer son hommage.

Cette mode barbare disparut de l'Angleterre quelque temps après la restauration ; déjà elle était sur son

déclin durant le règne plus classique, bien que malheureux, de Charles I^{er}, et les vêtemens gracieux que nous voyons paraître sous le pinceau de Van Dick, dans le portrait de lady Carlisle et de lady Sacharissa, se rapprochèrent davantage des molles ondulations de la nature dans les costumes des beautés frêles, mais séduisantes, de la cour de Charles II; mais comme le changement amène souvent les extrêmes, les dames anglaises trouvèrent alors la liberté encore trop servile; leurs habillemens s'échancrèrent tellement qu'elles coururent risque de n'être bientôt plus vêtues que de l'air dont elles étaient entourées.

Le règne plus grave de la reine

Anne remédia un peu à cette licence ; mais elle fut tout à fait chassée à l'arrivée de la maison de Brunswick : c'est alors qu'on vit reparaître l'ancien système d'architecture féminine : les corps de juppe de bougran , les vastes cerceaux et les paniers, qui se rattachaient à une taille resserrée comme celle de la guêpe ; les souliers armés de talons si élevés qu'ils plaçaient sur ses orteils celle qui en était chaussée ; les cheveux d'emprunt accumulés de manière à rivaliser avec la tour de Babel ; voilà quelle figure présentaient nos grand'mères ; c'était même celle que j'offrais dans ma jeunesse , et l'on en peut voir encore un échantillon à la cour les jours de grand lever.

Quand les chefs-d'œuvres du ciseau des Grecs et du pinceau italien furent introduits dans ce pays-ci on ne tarda pas à régler sur ces modèles le costume de nos jeunes anglaises; le corset destructeur fut mis de côté; la rude et tyrannique baleine fut proscrite; les draperies flottantes et légères reprirent tous les droits qu'elles tiennent de la grâce et de la nature; de légères et flottantes guirlandes parèrent le front de la beauté sans le surcharger, et firent ressortir le ridicule de quelques toupets obstinés qui s'opiniâtraient avec la poudre sur la tête de la laideur ou du préjugé.

Ainsi dans peu de temps les grâces vinrent présider à la toilette

des femmes anglaises. Mais un étrange caprice semble depuis peu avoir chassé ces aimables suivantes ; nous revoyons de nouveau paraître l'exubérance d'un sein qu'on étale dans toute sa nudité, ou des côtes brisées sous la pression d'une cuirasse qui tourmente la taille et lui ôte sa souplesse. L'affectation se produit sous mille formes différentes, et nous voyons accumuler sans ordre et sans mesure des ornemens empruntés à la Grèce et à Rome, à l'Égypte, à la Chine, à la Turquie et à l'Indostan ; toutes les nations sont mises à contribution pour équiper une élégante moderne : les efforts qu'elle fait peuvent lui mériter un prix aux yeux de la mode ; mais l'amateur du vrai beau et de la

franche nature ne lui accordera jamais son suffrage.

Dans les observations suivantes je tâcherai, mes aimables disciples, de vous démontrer que la grâce des habillemens consiste tout entière dans leur harmonie, et qu'il y a un rapport d'âge, de taille, de conformation et de physionomie auquel il faut avant tout se soumettre.

Du Corps de la Femme.

LE premier soin d'une femme doit être la conservation de sa santé; c'est d'elle que découlent la beauté et le juste accord qui doit régner entre tous les organes.

C'est dès l'enfance qu'on doit s'occuper de préparer cette harmonie. Un habillement léger qui laisse aux membres une liberté entière est le plus propre à faciliter un parfait développement du corps; l'ex-

pansion des muscles ne rencontrant aucun obstacle , ils prendront aisément la forme et l'accroissement que la nature leur destine. Que le vêtement de l'enfant soit donc aisé et large ; qu'il ne soit fixé par aucune ligature sur la poitrine , les reins, les jambes ou les bras. A l'aide de cette indépendance et d'un facile exercice, les membres acquerront la force, la grâce et l'équilibre ; leur jeu aura de la souplesse et de la vigueur ; la poitrine, prenant une belle proportion, s'élèvera et prendra de majestueux contours ; enfin la figure présentera des traits que la douleur ni la gêne n'ont point altérés , et brillera de tout le feu et de toute la beauté du printemps.

La forme aimable des femmes

ainsi élevées et abandonnées à l'impulsion intérieure de leurs organes présentera une abondante et séduisante variété ; nous verrons se développer successivement une taille faite pour rivaliser avec les nymphes de Diane ; ce sont des contours dont la mollesse se varie en mille formes onduleuses ; un pied qui, comme celui de Camille, effleurait la pointe des épis sans les courber ; une vivacité, une rondeur dans les mouvemens qui semble obéir aux différentes expressions d'un regard tantôt pétillant du feu de la jeunesse, et tantôt voilé par la douce réserve de la pudeur.

Une autre présente l'abord plus réservé et la dignité plus sévère d'une vestale ; ses proportions sont

moins fugitives , moins aériennes ; à mesure que ses traits croissent et prennent du caractère nous voyons qu'ils s'éloignent de la délicate expression des traits de sa sœur : dans l'une nous trouvons Euphrosine , et dans l'autre Melpomène.

Entre ces deux modèles s'étend la chaîne de toutes les formes de la femme , et suivant qu'elles se rapprochent plus ou moins de l'un de ces deux points de comparaison , nous leur donnons le nom de grave ou de sémillante ; nous admirons en l'une la grâce , et dans l'autre la majesté. Ce n'est pas que ces deux qualités ne se trouvent quelquefois réunies dans le même individu ; de sorte qu'on rencontre des grâces majestueuses , et la majesté quelque-

fois alliée à la grâce. Si une figure douée de grandes proportions n'est pas adoucie par l'élégance et la légèreté des contours, on ne lui trouvera qu'une dignité froide et qu'une importance pesante et matérielle; si une tournure légère, pleine de vivacité et de mouvement, n'est pas tempérée et comme gouvernée par une gracieuse et plus tranquille dignité, cette vivacité paraîtra de la pétulance, et cette activité une triviale brusquerie.

Une jeune femme qui se présente dans le monde ne doit pas s'appliquer à suivre littéralement les leçons qu'elle a reçues à l'école de son maître à danser; elle doit étudier le caractère particulier de ses traits et de sa tournure, et par un heureux

choix de vêtemens, par une attention ingénieuse sur sa démarche et sur son maintien, chercher à perfectionner en elle les dons de la nature, ou à corriger les imperfections qu'elle a pu remarquer dans sa personne.

Il y a des femmes dont le caractère extérieur paraît si décidé, que le meilleur avis qu'on puisse leur donner est de conserver un calme parfait. Cette espèce de maintien est à l'abri des remarques et de la critique; elle est propre également à inspirer le respect et l'amour : au reste dans toutes les situations une modeste réserve ajoute beaucoup aux agrémens d'une femme. La fable antique nous fournit cette leçon. Le dieu d'amour ressentit un

jour la passion qu'il excite universellement; et quel fut l'objet qui éveilla ses désirs? Fut-ce une de ces nymphes bruyantes qui font l'ornement de la cour de Vénus? Des charmes cachés sous un voile exercèrent leur pouvoir sur le cœur de ce dieu. La beauté de Psyché était enveloppée du mystère; le divin nuage de la modestie la couvrait; les soupirs de l'Amour ne purent dissiper ce nuage enchanteur; sur la couche nuptiale elle dérobaient encore une partie de ses charmes, et en les déguisant elle en augmentait la magie.

Comme il a été observé que durant leur jeunesse les femmes présentent une grande variété de caractère, et qu'à cette époque bril-

lante de leur vie elles doivent se montrer sous des jours différens, combien n'est-il pas important pour elles de prolonger par analogie cette idée, et de se souvenir que si elles ont un printemps, l'été le suit bientôt et amène après lui une saison plus triste! La parure de la terre varie suivant l'âge de l'année : que la femme en fasse autant ; comme la rose elle naît, se colore, pâlit, et se dépouille de tous ses charmes.

Quand le premier éclat de la jeunesse est évanoui, quand Délie approche de sa trentième année, qu'elle se considère comme au midi d'un beau jour ; mais le soleil qui brille sur ses attraits les fane au moment qu'il les éclaire, et bientôt la vive légèreté, le gracieux enjouement

Font s'envoler sur les ailes du temps. Avant que ce jour fâcheux n'arrive, n'est-il pas plus prudent qu'elle jette un voile officieux sur des beautés encore intactes, et qu'elle n'attende pas que des regards malins l'avertissent d'une funeste décadence?

Qu'on ne soit jamais forcé de vous rappeler, mes aimables lectrices, que la femme de quarante ans n'est plus celle de trente, ni celle-ci l'égale de la femme de vingt; chaque âge a les grâces et les ornemens qui lui sont propres, et c'est au goût et au discernement à vous apprendre à ne paraître qu'avec les attributs que comporte chacune des saisons.

Les signes caractéristiques de la jeunesse sont une douce dignité, une

modeste vivacité et un sérieux animé par la grâce; l'âge moyen a le privilège de conserver la douce majesté et la gravité affable qui distingua ses premiers ans; mais la vive et pétulante gaieté doit s'adoucir vers l'automne de la vie et faire place à une aménité tranquille et plus égale. Le temps marche toujours; le caractère doit se mûrir avec lui, jusqu'à ce qu'arrive la gravité importante et sévère qui vient orner les cheveux blancs de la femme respectable dont un demi-siècle n'égalé pas la longue carrière.

Puisque la nature a établi une harmonie entre l'âge de la femme et les traits de la figure, la même harmonie doit s'établir entre ses traits et sa parure : adopter dans la

jeunesse le costume d'un âge avancé est une marque de mauvais goût qui n'est pas commune; l'anachronisme contraire, la draperie transparente de Cos jetée sur les rides de la vieillesse, est malheureusement beaucoup moins rare.

La jeune beauté qui se pare avec goût et fait valoir les charmes de sa personne remplit le but de la nature, celui de se rendre plus aimable aux yeux de l'amant de son cœur, ou de l'époux qu'elle a déjà choisi; on ne peut que l'approuver; mais la femme déjà mère qui se charge des attirails de la conquête, qui, suppléant mal par des couleurs d'emprunt à celles que le temps a ravies, veut inspirer des sentimens qui ne sont plus faits pour elle, nous

ne pouvons que rire de sa folie , ou plaindre son égarement : que n'a-t-elle recours si elle peut aux grâces de la spirituelle Sévigné , ou à l'art plus dangereux et moins difficile de Ninon de l'Enclos !

On ne peut nier cependant qu'il n'y ait des visages que les rides respectent longtemps , des yeux qui conservent longtemps leur éclat et leur feu : si Hélène ou Sara peuvent prolonger leur jeunesse , les hommes les verront-ils autrement qu'elles ne sont ? Il y a de ces prodiges , et une femme raisonnable doit plutôt les admirer qu'en faire un objet d'émulation. Mais les femmes ont-elles tant d'empire sur elles-mêmes ? Saint-Evremond a dit que les derniers soupirs d'une femme étaient

pour sa beauté, et cette vérité est constatée tous les jours. Les livres ont perpétué une foule de recettes et une espèce de sorcellerie pour la conservation de la beauté; mais à moins que ces ingrédiens n'aient été préparés par la main de Médée, ils ne serviront jamais qu'à exercer la patience des dupes, qui voient mourir tous les jours à la fleur de l'âge des adeptes nourris de *l'élixir de longue vie*.

Les règles que je fournirai pour la conservation de la fraîcheur et de la jeunesse durant l'espace de cette courte vie sont en petit nombre et faciles à suivre. Outre l'avantage que j'ai de parler d'un sujet qui a exercé longtemps mon attention, mes raisonnemens sont soutenus par

l'autorité des médecins les plus habiles.

Le secret de conserver la beauté roule sur trois points, tempérance, exercice, propreté : ces trois chapitres nous fourniront beaucoup d'instruction. La tempérance suppose une parfaite modération sur tout ce que le monde appelle plaisirs. Eût-on la fraîcheur d'Hébé et la grâce de Vénus, on les verrait bientôt disparaître dans l'abus des jouissances de la table et des insomnies qu'elles entraînent.

Je vois mes belles et jeunes lectrices s'étonner et se récrier : — Comment, diront-elles, nous supposer capables de pareils excès ! — Mais quand je parle d'intempérance je ne veux pas dire celle qui va jusqu'à

la glotonnerie, et qui ne s'arrête qu'à l'ivresse; mon objection se porte autant sur la qualité que sur la quantité des mets qui composent le repas d'une femme de bon ton. A tous leurs déjeuners on leur sert du thé, du café; on y joint souvent du chocolat, du beurre, et même des viandes chaudes : ces derniers alimens, surtout quand on en fait constamment usage, nuisent à la délicate constitution d'une femme; la graisse chaude dérange l'estomac, et, occasionnant une surabondance de bile, altère la couleur de la peau en lui donnant une teinte jaunâtre. A ce repas succède souvent une abstinence totale qui dure jusqu'à six ou sept heures, moment où l'on sert le dîner : on se met à table

avec une faim dévorante qui engloutit des mets d'une variété recherchée ; l'amalgame s'en fait difficilement , et l'estomac succombe sous cette meurtrière diversité de mets ; et quand nous voyons que pour les délayer et en faciliter la digestion ce n'est point à l'eau pure que l'on a recours , mais au Champagne , au Madère , à d'autres liqueurs spiritueuses , faut-il s'étonner que nous fassions des recommandations contre l'intempérance ? N'en voyons-nous pas tous les jours les tristes victimes se survivre à elles-mêmes , et traîner des débris surchargés d'un embonpoint extrême , ou affligées d'une maigreur révoltante ! A la finesse , à l'éclat de la peau succède une pâle sécheresse ou un pour-

pre enflammé que l'on voudrait vainement faire passer pour la fleur de la jeunesse ou l'incarnat de la santé.

Pour remédier à ce désordre on a recours à l'artifice du vêtement; mais comment rendre une forme à ce qui est déformé! On dort longtemps pour rétablir l'ordre dans le chaos des sens qui sont bouleversés. Les fards de toutes les nuances cherchent à couvrir des ravages incurables; mais quand une fois la constitution d'une femme a souffert de fortes atteintes, Esculape lui-même ne la sauverait pas du naufrage, et le chant des syrènes ne saurait conjurer la tempête qui menace de fracasser tout à fait sa barque ruinée si elle essaie encore de la lancer sur la mer des amours.

C'est avec plaisir que je me détourne et que je me sépare de ces hideuses images pour m'occuper des moyens de préserver la beauté de tant de fâcheux désastres.

Soyez donc tempérantes ; usez sobrement des plaisirs ; sachez vous modérer sur les bals de nuit, et ne regardez pas la fréquentation habituelle des spectacles et des assemblées nombreuses comme sans danger pour vous.

Je vous ai recommandé en second lieu la promenade et l'exercice journaliers en plein air ; dans la belle saison cela est toujours praticable, soit à pied, soit à cheval ; dans le mauvais temps vous avez la ressource des voitures : l'air que l'on respire dans les champs, dans

les jardins, à des heures convenables, est un baume pour les nerfs et fortifie la santé; mais fuyez en été le soleil du midi; son ardeur hâle la peau et allume le sang; évitez aussi de respirer les brouillards du soir; leur humidité pénétrante devient une source de maux; au lieu d'une fraîcheur salubre souvent vous remporteriez avec vous le germe des douleurs les plus cuisantes.

Voulez-vous faire une promenade aussi agréable que salubre? Entreprennez-la deux ou trois heures après le lever du soleil: si vous désirez de la prolonger, la fraîcheur des forêts vous fournira un délicieux abri; mais n'oubliez pas que les vapeurs du matin et du soir, l'extrême ardeur du soleil au milieu de

sa carrière, sont les ennemis dangereux de la beauté.

La propreté, ma troisième recette, est applicable à tous les âges et exerce une salutaire influence; c'est elle qui conserve aux membres leur souplesse, à la peau sa douceur, aux yeux leur éclat, aux dents leur blancheur; elle maintient le corps entier dans la vigueur et dans l'harmonie.

L'usage fréquent des bains tièdes n'est pas moins utile à la santé que favorable à la beauté du corps; les ablutions détruisent non seulement toute impureté extérieure, elles guérissent les obstructions de la peau, mais elles préviennent des accidens intérieurs tels que les douleurs rhumatismales, qui font quelquefois de si grands ravages. C'est par le

moyen des bains journaliers que les femmes de l'Orient maintiennent cette finesse et cette souplesse de peau qui les distinguent, et qu'elles évitent les maladies nombreuses auxquelles les expose une vie trop sédentaire.

Cette coutume, aussi salubre qu'agréable, est heureusement passée de l'Orient sur le continent presque entier; dans les *villa* d'Italie, comme dans les châteaux de la France et de l'Allemagne, dans les palais de la Moscovie, on voit le marbre travaillé en bains magnifiques où jaillissent des eaux abondantes, à l'abri des feuillages touffus ou des voûtes élevées; chaque maison particulière présente cette ressource, du moins chez les personnes aisées. Il n'est

plus que les Anglais qui soient privés de ces bassins où se puise la santé et où la beauté se conserve; la plupart des dames de la Grande-Bretagne ignorent l'usage d'un bain plus vaste qu'une simple cuvette : cela m'étonne d'autant plus que notre climat est très-variable, qu'il expose le corps à des températures très-différentes et inégales; les sécrétions étant subitement supprimées, il en résulte les affections chroniques et ces maladies cutanées dont on se plaint tant dans ce pays.

Cette circonstance du climat rend les bains plus nécessaires en Angleterre que partout ailleurs; ces alternatives brusques de froid et de chaud, d'humidité et de sécheresse exposent à des inconvéniens que les bains seuls

peuvent prévenir. Nous exhortons donc les dames anglaises à regarder une baignoire comme un objet non moins indispensable pour elles que la glace qui réfléchit leurs attraits.

De la Beauté des Femmes,
considérée dans ses détails.

APRÈS avoir considéré généralement ce qui constitue la beauté de la femme, descendons à quelques détails, et tâchons, mes aimables lectrices, de vous fournir des préceptes dont vous ferez des applications selon votre goût particulier.

Un beau teint n'est pas le moindre des charmes extérieurs; quoique la régularité des traits fixe naturelle-

ment notre admiration, cependant lorsque nous la considérons nous n'éprouvons guère d'autre plaisir que celui que procure l'aspect d'une statue bien proportionnée : c'est la carnation qui donne la vie au tableau ; c'est elle qui anime la figure humaine. Le langage des yeux perd la moitié de son éloquence si leur éclat n'est soutenu par celui d'une peau vivement colorée ; le mouvement du sang, qui nuance les traits du visage, où se déploient, où se peignent les affections de l'âme, se communique par le regard au spectateur et lui fait éprouver tour à tour les sentimens qu'on cherche à lui inspirer.

Voyez une figure régulière et correctement proportionnée ; vous dites

froidement : voilà une belle statue ! Un visage moins beau, moins régulier, mais animé par le vif incarnat de la jeunesse et de la santé, fera sur tous les cœurs une impression dont ils ne pourront se défendre.

Prenez donc des précautions contre les injures qui menacent continuellement le tissu délicat de la peau. Il serait impossible de changer la couleur de vos yeux, de changer la configuration de votre nez, ou d'altérer la forme de votre bouche ; mais ce teint, dont l'éclat rivalise avec celui des fleurs, la négligence peut le laisser ternir ; l'intempérance, les excès peuvent l'altérer et le rendre hideux.

Évitez donc ces excès ; si une certaine pâleur peut inspirer de l'intérêt,

c'est l'extérieur de la santé qui peut seul faire une impression agréable.

J'ai déjà donné quelques préceptes relatifs à la partie des alimens; je ne dois pas recommander avec moins de soin de conserver autant que possible l'équilibre intérieur et le calme intellectuel qui résulte de la paix du cœur et de l'accord de toutes nos facultés. Sans cette paix comment prévenir la fermentation du sang, que les causes morales n'embrasent pas moins que les désordres qui dérangent l'organisation physique! Quant aux inconvéniens physiques, il semble que les modes d'aujourd'hui se sont appliquées à les multiplier; les femmes s'exposent fréquemment au grand air sans être voilées, et la tête exposée sans dé-

fense à toutes les intempéries de la saison. Les *barouches*, espèce d'équipage qui est en si grande faveur dans ce moment, doublent les dangers auxquels les femmes s'exposent. Que de victimes je pourrais citer de la légèreté du costume actuel, de la forme des équipages et de la rigueur de nos soirées d'automne!

Vous donc qui mettez quelque intérêt à votre beauté et à la santé, qui en est inséparable, n'exposez jamais votre tête en plein air sans la garantir de ses impressions; un voile sert à la fois de vêtement et de parure; vous l'ouvrez ou vous le fermez suivant l'occasion, et de quelque manière que vous l'employiez il peut toujours vous rendre un double service.

L'usage que suivent quelques femmes de se parfumer le visage, de le plonger dans l'eau froide pour se rafraîchir, est évidemment pernicieux ; il ne faut se rafraîchir que graduellement ; ces moyens brusques, si souvent employés dans les bals et dans les lieux d'assemblées publiques, où l'on introduit tout à coup l'air extérieur pour rafraîchir les salles, occasionnent en grand nombre les rhumes, les fièvres et les fluxions de poitrine : il est plus prudent d'avoir un ventilateur à chaque croisée ; l'air alors se renouvelle lentement, et la température ne passe pas trop vite d'une chaleur étouffante à une fraîcheur dangereuse.

Un mélange d'eau-de-vie et d'eau-rose est la liqueur que je crois la

plus saine et la plus efficace pour entretenir à la fois la propreté et la douce mollesse de la peau ; l'eau-rose corrige ce que l'eau-de-vie peut avoir de trop dessicatif ; elles s'amalgament et se tempèrent mutuellement, et conservent à la peau sa netteté aussi bien que son éclat.

Quand j'attache un si grand prix à une belle carnation, on doit bien penser que je parle de celle qui est naturelle, et non point de celle qui est le produit de l'art ; ce n'est pas à travers une couche de peinture que l'expression de la crainte, de l'espérance, du plaisir ou de la peine pourra se faire jour.

Une légère teinte de rouge végétal répandue sur le visage d'une femme dont la maladie ou le souci

ont pâli les roses, peut quelquefois s'excuser; mais souvenez-vous que je ne fais que le *tolérer*; l'abus en devient aussi dangereux que dégoûtant; il donne alors à la physionomie une rudesse qui d'une nymphe modeste et timide fait une bachante effrontée ou une audacieuse furie.

Le rouge employé avec les restrictions que j'y ai apportées est le seul artifice qu'une femme de bon goût puisse employer pour son visage : les motifs qu'elle peut avoir de ranimer la langueur de son teint ont souvent une cause honorable, et que la délicatesse peut avouer; c'est quelquefois comme le sourire un peu forcé d'un malade qui cherche à rendre l'espérance à des amis

sensibles qu'il voit s'inquiéter du mauvais état de sa santé.

Si une femme se peint les sourcils, que peut-elle espérer d'un pareil travail, si ce n'est le mépris de ceux qu'elle a cru tromper un instant par un artifice si grossier ! Il y a dans les teintes de la nature une gradation que ne peut égaler la subtilité du pinceau ; ses nuances sont si parfaites que dès qu'on y touche on en renverse l'harmonie. Supposez une tête agréablement ornée de cheveux blonds, que ses sourcils, qui sont de la même teinte que la chevelure, et qui s'accordent si harmonieusement avec le doux azur de ses yeux, soient tout à coup noircis ou colorés par un profane pinceau ; qu'en résultera-t-il ? Une

difformité, un monstre dont l'homme de goût et le peintre judicieux détourneront leurs regards.

La nature est dans tous les cas notre guide le plus sûr ; la couleur qu'elle a donnée aux cheveux de chacun s'accorde mieux avec sa carnation particulière qu'une chevelure d'emprunt d'une toute autre nuance : il ne faut que déranger un seul trait pour rendre affreux un ensemble magnifique ; une perruque blonde sur la tête d'une femme brune la rend hideuse ; le moindre mouvement irrégulier dans les yeux, dans la bouche, peut d'une figure d'ailleurs bien proportionnée faire une figure désagréable.

Un sultan s'avisa de trouver qu'il n'y avait de beaux yeux que les yeux

noirs couronnés par des sourcils d'ébène : dès ce moment les femmes à qui la nature avait refusé cet inestimable avantage tâchèrent d'y suppléer en traçant autour de leurs prunelles des cercles d'antimoine, et leur soin n'aboutit qu'à se défigurer et à devenir méconnaissables.

Mes chères Anglaises, s'il paraît parmi vous une femme dont les yeux et les sourcils bien arqués fassent le désespoir de toutes ses rivales, ne vous empressez pas de recourir au pinceau pour imiter maladroitement une beauté qui n'en est plus une dès qu'elle n'est qu'imitée; que chacune de vous se contente des yeux qu'elle a reçus de la nature; qu'elle leur fasse parler le langage de la douceur, du senti-

ment et de la vertu, et alors on trouvera très-beaux ces yeux que l'affectation et des ornemens d'emprunt ne peuvent qu'enlaidir.

Nous ferons le même raisonnement sur ces mouvemens de la bouche, que quelques-unes de nos aimables ouvrent sans cesse non point pour parler ou pour prendre de la nourriture, mais uniquement pour étaler la blancheur de leurs dents : dès qu'on découvre dans quelqu'un le désir de se montrer et de se mettre en spectacle, la malignité et la critique s'éveillent ; les prétentions sont une espèce de déclaration de guerre contre la société, et elle ne manque jamais de répondre à ce dangereux appel.

Considérations générales sur
l'habillement et la Parure.

TOUTE personne raisonnable qui comparera les modes de nos ancêtres avec les modes présentes ne pourra disconvenir qu'elles se sont beaucoup perfectionnées, autant du côté de l'aisance que de celui de la grâce. Cet éloge cependant ne peut s'appliquer qu'aux personnes qui ont tâché de maintenir le costume simple

et agréable que nous avons emprunté des Grecs, et non à ces fabricans de corps et de semblables attirails, qui semblent avoir pris à tâche de défigurer la beauté et de paralyser la souplesse partout où elles s'offriront à leurs regards.

Avant cette contre-révolution dans l'empire de la mode, nous voyons que nos belles avaient graduellement renoncé à la roideur maniérée qui distinguait les dames de 1700 des nymphes plus légères du dix-neuvième siècle. Dans les temps précédens il semblait indispensablement requis que les habillemens de toutes les femmes fussent taillés sur un unique patron; elles semblaient être en uniforme; la coutume avait beau être dispendieuse, il fallait

que toutes y fussent asservies; le goût et la grâce étaient étouffés sous une monotonie à laquelle on n'osait se soustraire.

De nos jours enfin une femme a le privilège de se vêtir de la manière qui lui sied le mieux; les usages, les modes de toutes les nations se présentent à son choix; un jour c'est l'égyptienne Cléopâtre, un autre c'est la grecque Hélène, c'est la romaine Cornélie, et quand les ressources de la terre sont épuisées elle appelle l'Olympe à son secours; les déesses, les nymphes de tous les pays, de tous les temps, lui offrent des modèles; il n'est point de nation ni de lieu dont une femme ne puisse de nos jours s'approprier le goût et la parure.

Avec une si grande facilité de choisir, elle est inexcusable si elle ne fait pas un bon choix. Ce fut jadis par ce moyen que le sculpteur de Paphos composa cette beauté qui enchanta l'univers. Comme l'abeille du suc de mille fleurs différentes compose son délicieux nectar, la beauté industrieuse de mille emprunts heureux compose un ensemble parfait.

Une parure élégante n'est pas le produit d'une grande dépense ; à force d'argent on parvient plutôt à se surcharger qu'à s'orner ; la profusion ne fait pas les attraits ; un cou chargé de perles, une tête resplendissante de diamans, des bras enchaînés dans de nombreux bracelets, peuvent être dépourvus de

charmes ; l'habillement le plus agréable est celui qui plaît sans être remarqué ; un tout qui tend à la perfection manque son effet si les détails attirent trop l'attention.

Pour se vêtir avec goût il faut le faire avec simplicité , et avoir égard à son âge , à sa taille , à son rang , à sa situation. Pour parvenir à ce but il ne faut pas se livrer à une étude longue et minutieuse , qui n'aboutit jamais qu'à produire des bizarreries et à rassembler des matériaux entièrement disparates ; on est alors bien mal dédommagé de la perte de son temps et d'un argent considérable ; avec moins de peine et de dépenses il est certain qu'on obtiendra plus de succès.

Le goût que je voudrais inspirer

c'est ce talent délicat d'apprécier les choses à leur juste valeur, de savoir dans chaque circonstance ce qu'il y a de mieux à faire, et la manière de le faire le mieux : cette disposition se trouve naturellement dans un esprit bien fait ; elle jette une teinte d'élégance sur toutes les actions, sur celles qui ont de l'importance comme sur celles qui sont indifférentes. Une femme dans sa manière de se mettre donne souvent la clef de son caractère à un observateur intelligent.

Un écrivain a dit : « Montrez-
« moi le cabinet de toilette d'une
« femme, et je devinerai qu'elle es-
« pèce de femme c'est. » Chester-
field pense aussi que la sympathie agit sur chaque moment de notre

vie : quand on lui présentait quelqu'un il ne pouvait s'empêcher de se former sur-le-champ une idée de son esprit et de son caractère d'après la manière dont il le voyait habillé; il faisait un si grand cas des agrémens extérieurs, qu'il préférait dans une jeune personne l'excès de la recherche à l'excès contraire; il disait que celle qui était négligée à vingt ans était ordinairement malpropre à quarante, et qu'à cinquante elle était sûre de dégoûter.

L'intime correspondance qui existe entre le caractère moral et la manière de se vêtir une fois bien établie, on regardera comme importante une chose à laquelle on aurait pu mettre peu d'intérêt, et une

femme craindra autant de donner de son bon sens une faible idée par des atours extravagans, que de se faire taxer d'une avarice sordide en étalant des habits malpropres ou déguenillés.

Ici je vous vois toutes sourire d'un air d'incrédulité : — Quelle femme, direz-vous, si la fortune la met au-dessus des premiers besoins, est exposée à se montrer jamais si mal accoutrée ? — Il suffit pour cela de vouloir paraître originale. Il y a des femmes qui, fières de leur haute naissance, de leurs richesses ou de leurs talens, affectent de mépriser la toilette comme une ressource subalterne ; leur extérieur en devient souvent aussi ridicule que repoussant. Quand cette extravagance se

rencontre dans des femmes-auteurs, ou, ce qui se ressemble fort, dans des femmes qui professent une passion exclusive pour les lettres, il est facile d'en expliquer l'origine; elles affectent cette négligence comme digne de la supériorité de leur esprit; elles semblent dédaigner de plaire par des petits soins qui décélèraient la médiocrité; à force de mépriser les petitesesses du vulgaire, elles en viennent jusqu'à mépriser la décence; elles font d'une femme lettrée l'épouvantail des hommes et le rebut de leur propre sexe. Cette singularité se rencontre moins parmi les femmes-artistes de nos jours que dans celles du siècle dernier; alors les femmes imbues d'un demi-savoir en avaient

tous les défauts ; elles n'étaient pas assez instruites pour apprendre à devenir modestes ; telles que la mère du genre humain, en mangeant d'un fruit dangereux elles ne s'étaient ouvert les yeux qu'à demi ; elles avaient échangé la douce et intéressante ignorance d'Eve contre cette vaine et ambitieuse présomption qui ne sert qu'à faire ressortir davantage la nudité et la faiblesse d'un esprit borné.

L'absurdité de cette conduite est tellement palpable que l'on ne conçoit pas qu'une femme ait pu s'y laisser entraîner. Ne regarderait-on pas comme le comble de l'absurdité de placer sur le frontispice d'un muséum l'effigie d'un monstre repoussant ? Serait-ce le moyen d'ins-

pirer aux amateurs le désir de s'y voir introduits ? Les muses, en vogue du temps de la reine Anne, pouvaient affecter un extérieur aussi barbare ; mais celles qui les ont suivies ont mêlé sagement au culte de Minerve quelques offrandes aux grâces de Paphos ; et quiconque a fréquenté les Saphos et les Corinnes de la Grande-Bretagne a pu se persuader qu'elles avaient beaucoup gagné à ce commerce.

Il est d'autres individus qui fondent la négligence de leurs personnes sur l'importance qu'ils attachent à leur rang ; mais les exemples en sont peu nombreux en comparaison de ces êtres qui, nés dans les dernières classes de la société, arrivent subitement à une grande

opulence ; ils visent à la célébrité , et comme l'éclat de la dépense ne les élève pas au-dessus des riches de leur temps , la vanité les porte à l'affectation d'une négligence qui sent la pauvreté. Il y a quelques années , visitant un port de mer du nord de la Grande-Bretagne , j'aperçus une voiture très-élégante à la porte d'une fort belle maison ; je m'arrêtai , et , à ma grande surprise , je vis dans cette voiture un homme dont la mise était presque dégoûtante. Quelques jours après , en parcourant la ville , je remarquai le même homme qui parlait familièrement avec un des habitans les plus distingués de l'endroit ; je demandai le nom de ce vieil original , et voici ce qu'on me répondit.

Il était né dans un village, de parens pauvres, et dans son enfance il fut employé au service d'une maison de banque qui appartenait à son bienfaiteur ; avec de l'application, de l'intelligence, et ce qu'on appelle du bonheur, il parvint à être un des intéressés de la maison. Au moment où l'on me parlait il était millionnaire, et l'on n'eut pas donné vingt-quatre sous de sa garde-robe entière.

Comme le peuple ne juge ordinairement que par la surface, cet avare singulier passait à ses yeux pour un homme sans orgueil ; peu de personnes devinaient le véritable motif de cette négligence étudiée ; celles qui étaient plus exercées à juger des caractères et à rapporter

les actions humaines à leur véritable source, voyaient dans ce mépris de la décence personnelle l'orgueil poussé au plus haut degré : je le prouverai en répétant la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui faisait un reproche de cet abandon de lui-même : « Si je m'habillais à la manière ordinaire, on ne me distinguera plus de tout le monde. »

Un homme subitement enrichi peut bien tomber dans cet excès, mais cela n'arrivera guère à une femme ; la passion de la parure est si générale parmi elles, qu'il n'est pas étonnant que lorsque l'opulence, la vanité et le mauvais goût se rencontrent ensemble, ils produisent des effets bizarres et extravagans. Si cette humeur prodigue ne

se rencontrait encore que chez les favorites de Plutus ! mais elle s'empare souvent de celles qui peuvent à peine suffire aux dépenses de première nécessité. Quelle folie de faire un des tourmens de la vie de ce qui est fait pour la rendre plus agréable ! Hélas ! ne vit-on pas quelquefois une victime de la parure et de la mode échanger le bonheur de sa vie contre un schall ou contre un anneau !

Une femme raisonnable doit se modérer dans sa dépense, et tâcher de la proportionner à son revenu ; elle doit se ressouvenir que celle qui est le mieux mise n'est pas celle qui a prodigué le plus d'argent ; on voit des femmes qui, avec du goût, de l'économie dans leurs ajuste-

mens, effacent celles qui y jettent une immense fortune : il n'est point de trésor que la profusion n'épuise ; point de petite ressource dont avec de l'ordre on ne puisse tirer parti. Quelle est la femme qui se trouve dans une situation assez brillante pour pouvoir se dispenser de tout soin ? On voit quelquefois d'immenses richesses consommées sans honneur et sans fruit, tandis que la modération sait avec de la vigilance pourvoir abondamment à ses besoins, et exercer encore le devoir si doux de la bienfaisance.

Après vous avoir prouvé que la profusion n'est pas la base d'une toilette agréable, passons aux circonstances qui peuvent concourir à la rendre parfaite.

Les saisons de la vie ont été justement comparées à celles de l'année : dans le printemps le vert et tendre gazon revêt mollement le sein de la terre ; de même on se plaît à voir une robe transparente et légère dessiner les traits naissans d'une jeune beauté ; la mousseline, le linon, la gaze dessineront sa taille ; sa robe du matin, pour s'accorder avec la mode et avec son âge, sera assez courte pour ne point gêner sa démarche et pour faciliter ses mouvemens à la promenade ; mais qu'elle ne soit pas raccourcie jusqu'à l'affectation ; qu'elle ne décèle pas l'intention de montrer un joli pied, une jambe gracieusement tournée ; tout ce qui est apprêté est opposé à la grâce, qui



Costume du Matin.

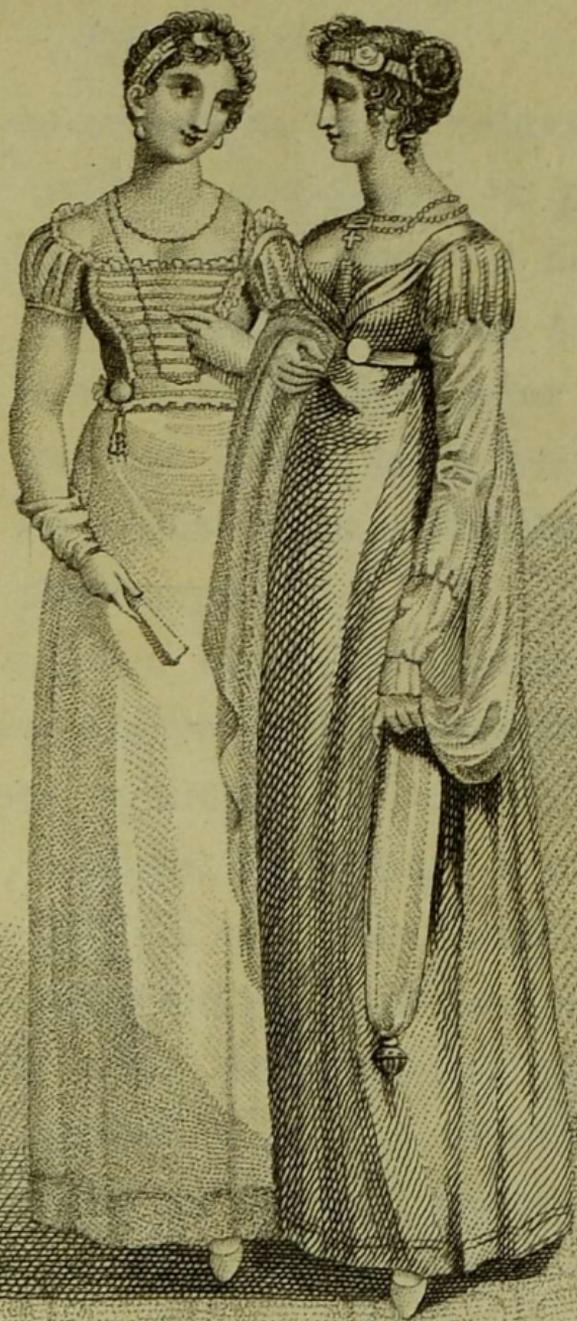
a toujours la décence pour compagnie : si le hasard fait voltiger un instant la draperie qui dérobaît l'aspect de quelque charme, l'œil, agréablement surpris, en jouit avec délices; mais on rit des apprêts de la coquetterie sans réserve, et l'on en est bientôt dégoûté.

La robe du matin doit couvrir les bras, le sein, et même le cou; si elle dessine la taille et les contours, c'est avec une décence telle qu'une vestale ne rougirait point d'un pareil habillement. La simplicité de ce vêtement laisse à la beauté tout son empire; aucuns ornemens étrangers ne surchargent cette modeste parure et ne détournent l'attention.

L'habillement du soir peut être

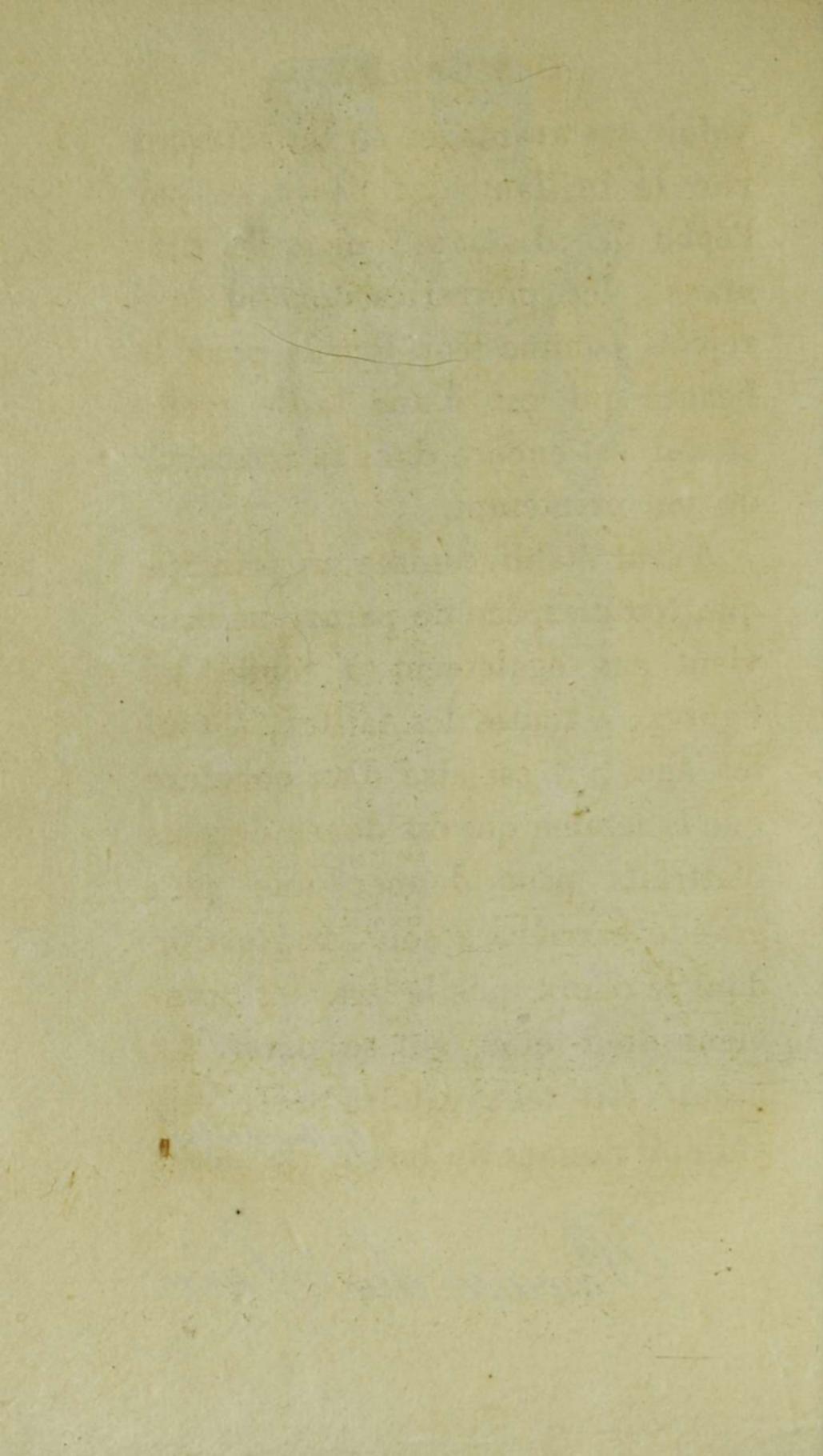
plus recherché ; tout en se conformant à la règle de la simplicité , il peut imiter la richesse et la majesté de la draperie ondoyante de Junon ; il doit descendre jusqu'aux pieds , et même dessiner derrière eux une trace prolongée ; qu'il laisse à découvert une partie des bras , du cou et du sein , mais une partie seulement ; que la main de la modestie arrête le voile au moment où il commencerait à s'écarter avec trop peu de prudence.

Où réside la beauté les ornemens sont inutiles ; mais ils sont insuffisans où elle ne se trouve pas : les fleurs , les diamans , qui ont un prix par eux-mêmes , en acquièrent davantage s'ils sont artistement arrangés. La beauté peut aussi faire



Gatine sculp.^t

Parure du Soir.



valoir ses avantages en les relevant par le brillant des fleurs et par l'éclat des diamans ; mais les diamans , les pierreries doivent être rejetés comme trop lourds pour la beauté qui est d'une taille svelte et qui est encore dans la fraîcheur de son printemps.

Ayant établi comme un principe que toute espèce de parure ne convient pas également à toutes les figures , à toutes les tailles , à tous les âges , il est aisé d'en conclure que la femme qui est douée de plus d'attraits peut donner une plus grande carrière à son imagination dans le choix qu'elle fera des ornemens dont elle veut se parer. La beauté fait tout valoir ; c'est elle qui doit donner du lustre à la mode,

mais elle ne doit pas en recevoir : si la taille de Délie n'a pas l'élégance de celle de Dorine, c'est vainement qu'elle cherchera à l'égaliser en déployant somptueusement un vaste attirail de toilette; elle parviendra par tous ses efforts à un but contraire, et celle qui, pourvue de médiocres charmes, eût paru très-supportable au moyen de la simplicité de ses vêtemens, attirera sur elle des regards satiriques et défavorables en arborant la profusion d'une parure compliquée.

Les cheveux de Célie ne sont pas d'une jolie couleur; on y faisait peu d'attention; un jour elle les entrelace d'une guirlande de roses; on trouve ses cheveux horribles : son sein, qui n'est pas d'une éblouis-

sante blancheur, n'était remarqué de personne ; elle s'avise d'entourer son cou du collier le plus brillant ; tous ceux qui la voient parlent de la noirceur de sa peau : on n'eût jamais critiqué la rougeur et la maigreur de ses bras si des bracelets multipliés n'eussent attiré l'attention vers ces mêmes bras auxquels pardonnait l'indulgence.

Comme je recommande aux femmes de conserver toujours de la proportion entre leur parure et leur beauté, je leur conseille aussi de l'établir entre leur toilette et leur âge : un vêtement plus réservé devient nécessaire à mesure que les années arrivent ; une douce gaieté convient à toutes les époques de la vie ; mais la vivacité du jeune âge

n'est que ridicule dans celle de qui l'on attend plus de raison.

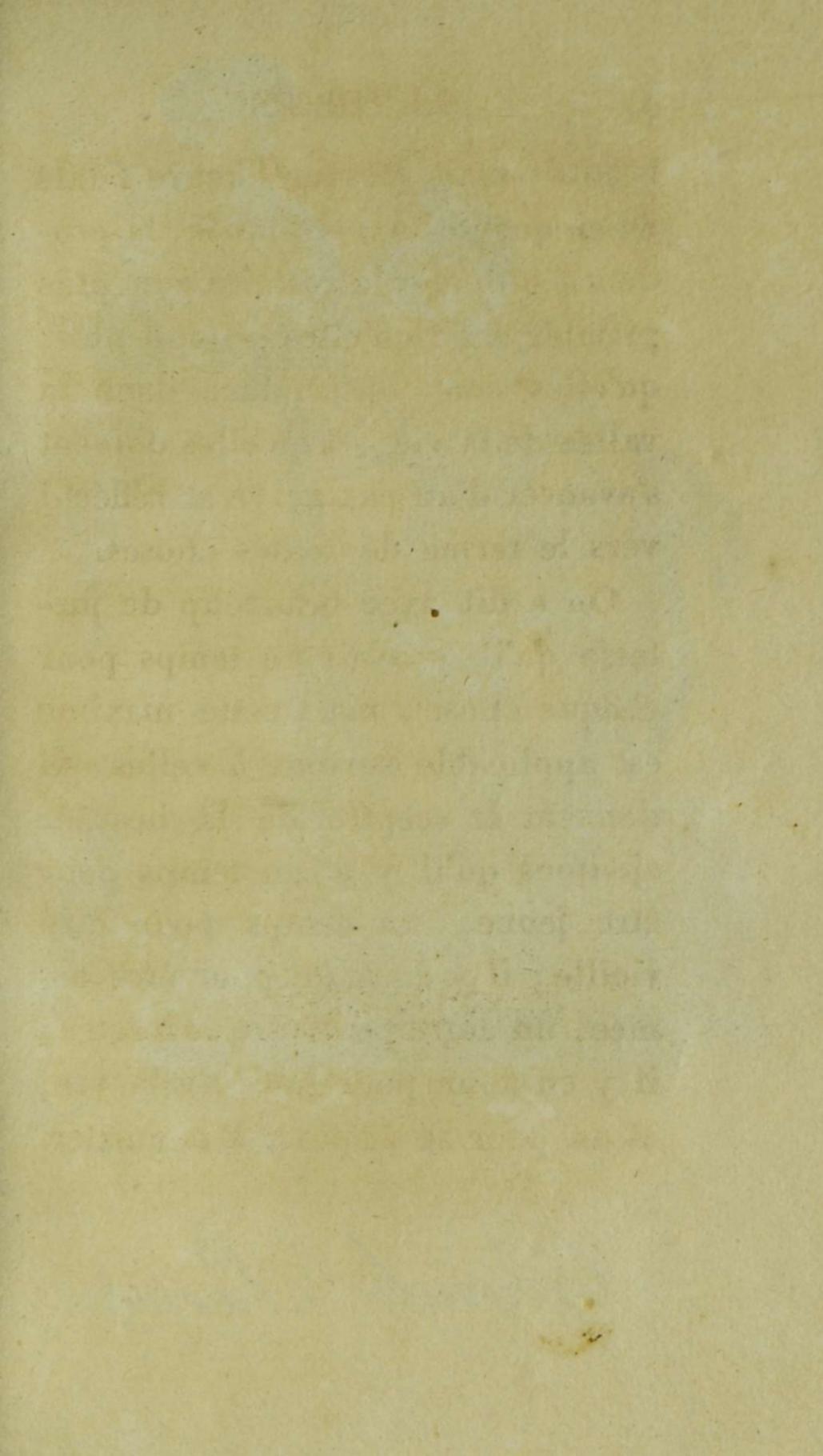
Entrons, mesdames, dans le Panthéon de l'ancienne Rome, et vous y verrez les différentes images de vous-mêmes dans les différentes circonstances de votre vie. Voyez d'abord cette charmante Hébé; sa robe est légère et transparente comme l'air; ses mouvemens sont rapides comme ceux du zéphyr: vous pouvez être comme elle jusqu'à l'âge de vingt ans. Vient ensuite la belle Diane; la dignité, une certaine assurance de beauté brille sur tout son maintien; la force, la santé donnent de l'expression et de la grâce à tous ses membres; une draperie assortie au caractère de ses traits est modestement attachée à

ses épaules, un peu prononcées : tel est votre portrait jusqu'à trente ans ; à cet âge plus grave quand une femme jette ses regards en arrière et pense aux événemens passés, quand elle prévoit la suite de sa destinée, tout en elle prend une teinte de sagesse et de gravité ; comme Junon, et surtout comme Minerve, la beauté chez elle ne marche qu'accompagnée de la sagesse ; arrivée à cette période, elle renonce aux fleurs de la jeunesse, et emprunte tout son lustre d'une certaine dignité qui n'est pas sans attraits, et d'un certain calme qui plaît par les souvenirs.

Cette dernière époque chez un certain nombre de femmes voit se prolonger beaucoup le règne de la

beauté; mais lorsque l'heure fatale de cinquante ans est sonnée, la prudence ordonne la retraite aux plus privilégiées : qu'elles pensent alors qu'elles sont descendues dans la vallée de la vie, et qu'elles doivent s'avancer d'un pas grave et réfléchi vers le terme de toutes choses.

On a dit avec beaucoup de justesse qu'il y avait un temps pour chaque chose; mais cette maxime est applicable surtout à celles qui tiennent le sceptre de la beauté: ajoutons qu'il y a un temps pour être jeune, un temps pour être vieille; il y en a un pour être aimée, un autre pour être respectée; il y en a un pour jouir de la vie, et un pour se disposer à la quitter.





Gatine sculpt.

Grande Parure.

Comme vous devez adapter votre
revenu aux différentes époques
de votre vie et au caractère pen-
sif de vos traits, vous devez aussi
le faire correspondre au rang que
vous occupez dans la société.

Le moral n'est pas sans inté-
rêt, que ce soit cette conformité
de dépense qui s'est emparé de

tous les états, non seulement semble les confondre tous, mais expose à leur ruine les familles qui ne sont pas dans l'opulence; les jeunes gens pour soutenir ce luxe compromettent leur délicatesse, et la vertu de notre sexe échoue souvent contre le même écueil.

Ce n'est point par l'orgueilleux désir de voir l'élégance renfermée seulement dans le cercle des gens de qualité que je m'élève contre cette profusion des personnes d'un état moyen; la conviction des maux qu'entraîne ce faste déplacé me porte à le désapprouver généralement.

De nos jours la femme d'un négociant est aussi brillamment parée qu'une femme de la cour; une femme

de chambre rivalise avec sa maîtresse. Je ne parle pas de ces riches commerçans qui, semblables à ceux de Florence du temps des Médicis, ont des fortunes de prince, et peuvent orner leurs compagnes des productions de tous les climats de l'univers ; mais je parle de ces petits détaillans , de ces petits boutiquiers qui , non contents de porter des bijoux d'or et d'argent, ornent aussi leurs dames de pierreries : il n'est pas étonnant que pour soutenir ces prétentions ils recherchent des gains illicites , ou qu'après un moment d'éclat ruineux nous lisions leur chute annoncée dans les gazettes , où il est question d'eux pour la dernière fois.

Les femmes qui ne jouissent que

d'une fortune modérée seraient-elles assez étrangères aux principes du bon goût pour se persuader que l'on ne peut avoir de la grâce que dans des habits somptueux? Qu'elles reviennent de cette erreur; le luxe et le faste peuvent attirer les regards de la surprise, mais une élégante simplicité aura dans tout temps le privilège de plaire et de captiver.

La manie de donner une éducation semblable à toutes les femmes fait naître en elles le désir d'être toutes vêtues de la même manière: si la fille d'un perruquier apprend la danse et la musique comme l'héritière d'un comté, ne soyons pas surprises qu'elle veuille être sa rivale en tout point; ne pouvant orner

sa tête de diamans d'un grand prix, le clinquant et les bijoux d'un métal commun représenteront autant que possible les joyaux qu'un trop haut prix rend inaccessibles ; heureuses encore si par de coupables moyens elles ne viennent à bout de se procurer ces parures que leur fortune désavoue !

Quand les filles de la classe bourgeoise auront pris les sages habitudes de la vie domestique, quand on leur aura enseigné à gouverner une maison avec économie, à diriger la table frugale, mais hospitalière, de leur père, nous n'entendrons plus guère parler de leur maître à danser et de leur maître de musique ; nous ne verrons plus étaler le dimanche, dans les cam-

pagnes même, des bijoux multipliés; on ne parlera plus de ruines, de séductions; l'extérieur du sexe, devenu moins coquet, attirera moins les regards des admirateurs, et les besoins du luxe et de la vanité tourmenteront moins les cœurs.

Mais laissons cette peinture de la femme modérée et discrète qui, sachant régler ses désirs sur ses moyens, vit dans une vertueuse simplicité, et retournons à celle qui, douée d'une grande opulence et placée dans un rang plus élevé, peut se permettre une plus grande dépense, et doit même se croire obligée à encourager l'industrie et les manufactures, et à nourrir une foule de familles honnêtes et laborieuses.

Dans ce siècle, où les arts sont poussés à une si haute perfection, les vêtemens d'une femme peuvent être achetés à un prix extrêmement modéré, de même qu'on peut y employer des sommes immenses : une robe de mousseline commune coûte fort peu de chose ; une mousseline des Indes, si elle est très-fine ou tissée d'or et d'argent, est plus chère encore que les brocarts de nos ancêtres, mais aussi elle est infiniment plus élégante.

Aussi quand nous repassons dans notre esprit les modes anciennes nous ne pouvons dissimuler que celles de nos jours ne soient en tout point préférables. Avec les étoffes incrustées de pesans métaux sont disparues aussi ces coiffures énor-

mes qu'un poëte appelait si justement des édifices : maintenant des nattes légères, des boucles flottant avec grâce rendent à la beauté cette aisance que l'on admire dans les statues antiques ; rien ne correspond mieux avec la simplicité de nos robes modernes que cette coiffure dont la nature seule fait presque tous les frais.

Nous voyons le pieux évêque Latimer réprimander les femmes de son temps sur la monstrueuse superfluité de leurs paniers, de leurs fausses hanches, et leur recommander comme plus décente une simple robe : les moralistes de nos jours, non moins sévères, plaident une cause différente ; ils blâment sûrement avec justice la simplicité

diaphane des vêtemens de nos jours. Prenons un milieu entre l'opinion du rigide réformateur du seizième siècle et les justes critiques du dix-neuvième, et convenons que des vêtemens d'une pesanteur trop compliquée on en est devenu à une transparence souvent répréhensible.

La nature humaine est trop sujette à donner dans des extrêmes; pourquoi ne pas observer ce milieu entre la vestale et la bacchante, qui satisfait également les grâces et la modestie? Pour adopter le costume des femmes de Lacédémone il faudrait être sûres de ne paraître jamais qu'aux yeux de spectateurs aussi réservés que les rigides Spartiates.

Le bon sens, a-t-on dit, est la règle du goût; tout ce qui est in-

compatible avec le bon sens doit être regardé comme faux : il en est de même de la modestie par rapport à l'habillement ; tout ce qui choque la modestie nuit à la beauté et la dépare ; l'œil de l'amant, aussi délicat que celui de l'amitié et que celui du goût, ne demandera jamais qu'on éclaircisse trop le voile qui sert de rempart et de charme à la beauté.

Quant aux femmes qui exposent au grand jour leur sein et une partie de leur dos, comme elles allégueront la mode en leur faveur, il suffira de leur répondre qu'il en est de cette mode comme de toutes les autres ; que, poussée à l'excès, elle devient ridicule, répugnante même, et que sur dix individus il en est

ordinairement neuf à qui celle-ci ne saurait être favorable. Que celles pour qui la décence ne serait qu'une faible barrière consultent leur politique éclairée et leur propre intérêt, et l'on cessera de voir ces *exhibitions* scandaleuses, propres tout au plus à allumer une passagère et grossière ardeur dans l'œil du libertin; l'œil de la délicatesse voit sous ces nudités battre un cœur d'où la pudeur est bannie, et il se détourne pour se reposer avec volupté sur des charmes plus modestes.

Le sein, dont la nature se plut à dessiner si régulièrement les contours, cet ornement admirable, quand il reste en proportion avec le corps auquel il appartient, est devenu une espèce d'attrait mobile

et portatif qui se place au gré de l'artiste barbare qui en dispose : cette ridicule distribution est due à l'invention de ces corsets dont la violence et la roideur offensent les formes qui ont de la beauté , et suppléent mal à celles que le temps a flétries.

Peut-être la curiosité vous fera naître le désir de connaître ces ridicules machines auxquelles on a donné les noms de *corps de femmes grosses* et de *divorces* ; j'en hasarderai une description pour vous en faire sentir l'inutilité aussi bien que le péril.

Le corset de moderne fabrique descend depuis les épaules jusqu'aux reins , qu'il enveloppe même en totalité ; il est renforcé sur toute sa

surface d'une garniture intérieure de baleines qui lui donne la consistance d'un haubert de nos anciens guerriers. Cette nouvelle espèce de cotte de mailles est destinée à comprimer et à réduire à volonté la taille d'une femme qui est dans l'état de grossesse. Les femmes qui ont le courage de porter cette cuirasse pendant tout le temps qu'elles sont enceintes prétendent que cela les garantit de toute lésion extérieure : malgré leur assertion je persiste à croire cette innovation dangereuse ; je pense qu'une pareille enveloppe doit gêner beaucoup les vues de la nature, et qu'elle est aussi funeste à la mère qu'à l'enfant.

La nature est en tout notre guide le meilleur et le plus sûr ; on se re-

pent toujours d'avoir désobéi à ses insinuations. Comment pardonner l'égoïsme cruel qui pousse une femme à donner des entraves à son enfant, même avant qu'il soit né! Et dans quelle intention? Dans l'intention de conserver plus longtemps sa fraîcheur et ses charmes? Est-ce là remplir les saints devoirs de la maternité!

Comment vous décrire une autre invention dont le nom n'est pas moins ridicule que l'usage auquel l'invention elle-même est consacrée? Le *divorce* a pour but de tenir divisé ce que la main de la nature a destiné à une gracieuse union; c'est un morceau de métal triangulaire que l'on recouvre d'une fine étoffe pour en amollir la rudesse, et

qu'on place au centre de la gorge. Cette formidable égide n'a point pour but de repousser les traits de l'amour, mais au contraire de les attirer : je doute que ce but soit rempli. On avait entendu parler de la ceinture de Vénus, de la guirlande de Florizel, mais on ne s'était pas encore avisé d'employer un talisman d'une si rude texture.

Sans doute personne n'estime plus que moi tout ce qui peut contribuer à augmenter la beauté et à prolonger son empire ; mais je ne puis me défendre d'un dégoût mêlé d'indignation quand je vois une femme subir une pénible et dangereuse contrainte pour gêner le travail de la nature, quand le sein d'une mère,

qui fut destiné à fournir un pur aliment à son enfant, est transformé en un objet de spectacle, et appelle les regards de la curiosité et même ceux de la débauche.

Soigneuses de votre santé aussi bien que de la décence, laissez donc la ressource gênante de ces prisons à celles qui, chargées d'un embonpoint excessif, ne sauraient faire trop d'efforts pour le contenir dans de justes limites ; cherchez par une contrainte salutaire à redresser la taille de l'enfant qu'une difformité afflige dès son berceau ; mais laissez l'enfant bien conformé s'élever et croître comme le jeune cèdre : quand la main de l'homme ou quelque accident imprévu n'arrête pas l'heureux développement de sa tige, il

s'élance avec force et rapidité, et bientôt il couvre de son ombre la tête de celui qui le planta.

Détails de l'habillement.

CE qui fait le mieux ressortir le bon goût de notre sexe c'est d'approprier la forme et la couleur de ses vêtemens à la taille et aux traits qu'on a reçus de la nature; mais dans ce genre rien de plus commun que des méprises et de ridicules contre-sens.

Certaines femmes, au lieu de se parer, ne font que se défigurer et se travestir; la prétention de se con-

former à la mode les entraîne dans cette erreur. Je ne saurais trop répéter que ce qui convient à l'une messied à l'autre, tant l'art consiste dans le choix!

Nous observons tous les jours qu'une femme avec du jugement parvient à corriger en elle ce qui autrement paraîtrait défectueux, tandis que les plus belles formes s'altèrent et s'éclipsent sous des ornemens recherchés et nombreux que la main du goût n'aura pas disposés.

— Quelle est cette femme désagréable? me disait quelqu'un à un souper en me montrant une femme, fort belle d'ailleurs, mais qui laissait tomber avec négligence son menton sur son sein, et qui tenait

ses épaules à peu près au niveau de ses oreilles. Voilà, ajoutait-il, à côté d'elle une femme charmante.— Je regarde, et j'aperçois une figure, une taille qui n'avaient en elles-mêmes rien de remarquable; mais un maintien gracieux, une mise élégante, un ensemble bien assorti enchantèrent mes regards et captivèrent longtemps mon attention.

Pour fortifier mes raisonnemens je vous citerai ici un morceau extrait de l'ouvrage d'une femme renommée pour sa grâce et pour son élégance; cet ouvrage, comme la Psyché de M^{me} Taite, n'a été communiqué qu'à un petit nombre de lecteurs privilégiés :

« Qui de nous n'a pas quelquefois
« rencontré des femmes qui, bien

« que douées d'agrémens, étaient ri-
« dicules par la singularité de leur
« costume? Ne voyons-nous pas sou-
« vent la simplicité et la grâce de la
« jeunesse comme écrasées sous la
« multiplicité des ornemens? On
« trouve habillées de la même ma-
« nière celle dont les traits ont de la
« majesté comme celle dont la taille
« est légère et la démarche vive, ou
« même celle dont la physionomie
« et le port peignent la mélancolie;
« on voit des rapprochemens, des
« mélanges, des confusions de toi-
« lettes qui semblent avoir pour but
« de braver toutes les proportions,
« toutes les lois que la nature a éta-
« blies. Une femme avec un peu de
« goût ne doit-elle pas s'apercevoir
« que chaque genre de beauté a des

« ornemens qui lui sont propres ?
« que pour en faire un usage agréable
« il faut suivre l'indication de la na-
« ture ? Avec une figure pâle, déli-
« cate et mélancolique, il faut éviter
« de porter des vêtemens dont la
« couleur soit tranchante, telle que
« l'orange, le gros vert, l'écarlate,
« etc. ; ce genre de beautés délicates
« ne doit inspirer que de délicates
« sensations ; elles doivent donc
« repousser toutes les nuances qui
« pourraient contrarier cet effet.

« Le vert, quoiqu'il soit en lui-
« même une couleur très-atrayante,
« jaunit les femmes qui sont natu-
« rellement pâles à un point tel qu'il
« leur donne l'air malade ; celles qui
« sont de ce tempérament ne doi-
« vent choisir que des étoffes d'une

« couleur unie , et quand elles met-
« tent des habillemens blancs elles
« doivent les relever avec des gar-
« nitures ou des rubans couleur
« bleu-céleste , lilas , etc. , laissant
« aux teints fleuris et aux brunes le
« rouge , l'orange et les nuances qui
« ont beaucoup de vivacité.

« Il est des vêtemens qui ne con-
« viennent point aux femmes char-
« gées de beaucoup d'embonpoint.
« Pour l'hiver , si elles veulent por-
« ter des pelisses turques ou russes ,
« nous leur conseillons d'employer
« à cela toute autre étoffe que le ve-
« lours , le noir excepté ; pour leurs
« fourrures aussi , qu'elles adoptent
« l'hermine de préférence au cygne
« et au renard , qu'elles feront bien
« de laisser aux tailles plus élancées.

« Nous avons souvent eu l'occa-
« sion de remarquer le défaut de
« convenance qui existe dans les
« différens degrés du costume. Par
« exemple, la robe courte, si favo-
« rable à la promenade et aux exer-
« cices du matin, est tout à fait dé-
« placée dans une société le soir; à
« cette heure la robe longue et flot-
« tante peut seule faire paraître la
« beauté avec les grâces et la dignité
« qui lui conviennent.

« Pourquoi négligerait-on ces dis-
« tinctions, aussi agréables qu'utiles?
« Les manches longues, qui semblent
« être adoptées maintenant dans tou-
« tes les classes, caractérisent parti-
« culièrement la classe domestique;
« ce sont des inattentions qu'un goût
« plus pur doit nécessairement cor-

« riger. Il est des cas où il est dan-
« gereux, d'autres où il est désavan-
« tageux de supprimer les marques
« distinctives; il est une discipline
« sage et raisonnable qui s'applique
« aux bagatelles comme aux choses
« d'une grande importance; des mi-
« nuties ont quelquefois plus de con-
« séquences qu'on ne le croirait : les
« entreprises brillantes, les projets
« vastes jettent un éclat qui frappe
« tous les spectateurs; mais il y a
« peu d'observateurs assez attentifs
« pour remarquer les grands et pro-
« fonds résultats auxquels on arrive
« par des moyens très-faibles en
« eux-mêmes, mais dont l'action ré-
« pétéée produit de durables effets.

« Une robe de promenade ne sau-
« rait être arrangée trop simple-

« ment; tout ce qui peut attirer les
« regards doit être réservé pour l'ha-
« billement du soir, pour les cercles
« et les visites. Nous nous adresse-
« rons ici particulièrement aux fem-
« mes qui n'ont pas une fortune suf-
« fisante pour avoir équipage, et qui
« cependant ont des droits à l'élé-
« gance de la toilette : cet ordre de
« femme est trois fois plus nom-
« breux que celui où l'on voit étaler
« le luxe des voitures : nous les en-
« gageons donc à adopter une espèce
« de vêtemens qui, éloignés de toute
« prétention, ne soient remarqua-
« bles que par une élégante simpli-
« cité.

« On a dit que le goût de la pa-
« rure était naturel au sexe, et nous
« ne voyons pas pourquoi une femme

« serait choquée de cette assertion:
« la parure, suivant un auteur, est
« le fini de la beauté; sans parure
« une belle personne est un diamant,
« mais un diamant qui n'est pas en-
« châssé. La parure cependant est
« soumise à de certaines règles; elle
« doit être d'accord avec la nature et
« les grâces : c'est en se conformant
« à ces règles que l'on se compose
« cet extérieur agréable qui plaît
« on ne sait pourquoi, qui charme
« même sans le secours de cet attrait
« tout puissant, la beauté.

« Dans toutes choses il y a un
« certain milieu qui, s'il n'est pas
« la vertu même, indique au moins
« la limite qui sépare la vertu de la
« pure ostentation; c'est ce juste mi-
« lieu que nous devons observer

« dans toutes nos actions. Que la
« femme très-jeune se permette dans
« sa parure une liberté qui soit res-
« treinte cependant par la décence
« et la modestie; qu'à mesure qu'elle
« acquiert des années elle cède aux
« avertissemens que l'âge lui donne;
« que sa parure suive en quelque
« sorte les nuances de sa vie, et
« qu'en s'écartant de cette modéra-
« tion que nous leur recommandons
« tant les femmes ne s'exposent pas
« à la risée qui accompagne tou-
« jours celles qui ne rougissent
« point d'étaler des charmes suran-
« nés.

« Il y a des personnes qui négli-
« gent leur extérieur pour attirer
« l'attention sur cette espèce de sin-
« gularité; mais cette négligence

« annonce toujours un travers dans
« l'esprit. Lawater a observé que les
« personnes soignées sur elles-mêmes
« se distinguent par le même ordre
« dans l'arrangement de leurs af-
« faire : — Une jeune femme, dit-il,
« qui abandonne le soin de sa toi-
« lette annonce par-là un mépris
« général de l'ordre, un esprit peu
« propre aux détails de l'économie
« domestique, un manque de goût
« et des autres qualités qu'inspire
« l'amour. Ce défaut de soin se por-
« tera sur toutes choses : la jeune
« fille qui à dix-huit ans ne cherche
« point à plaire, à l'âge de vingt-
« cinq sera plus que désagréable.
« Jeunes gens, faites attention à ce
« symptôme; il n'est jamais trom-
« peur. —

« Nous ne cesserons donc de re-
« commander à nos charmantes com-
« patriotes cette élégante simplicité,
« ce choix délicat qui sait combiner
« la mode, l'utilité et la grâce : ainsi
« l'esprit inventif et l'industrie se-
« ront encouragés, et le travail ainsi
« que la patience recevront leur
« juste rétribution. »

Quoique nous ayons fait une cita-
tion qui a pour but de pénétrer pro-
fondément dans les secrets de la toi-
lette, et qui semble s'étendre avec
complaisance sur ce sujet, nous ne
voudrions pas que l'on nous accusât
de donner trop d'importance à des
détails qu'on ne doit compter pour
rien quand on les compare aux qua-
lités plus intéressantes, qui seules
peuvent rendre les femmes vraiment

recommandables. Soyez persuadées que ce n'est pas celle qui consomme le plus de temps à sa toilette qui est le mieux parée; un excès d'attention en ce genre est presque toujours contraire à l'effet qu'on se propose de produire : des ornemens trop multipliés détournent l'attention au lieu de la captiver; ils ne sont qu'une espèce de compensation à laquelle il ne faut avoir recours que lorsque l'oubli et l'injustice de la nature l'a rendue indispensable.

Ainsi la diversité des couleurs séduit communément un goût qui n'est pas exercé et qui n'a pas reçu les leçons de l'expérience. Avez-vous quelque doute sur l'agrément ou l'inconvénient de telle ou telle nuance? Comme rien n'est plus commun que

l'erreur en ce genre, décidez-vous pour cette teinte qui n'est jamais trompeuse, qui sied à chacune, qui rend la jeunesse plus gracieuse, et qui s'allie également avec les agréments de l'âge plus mur; décidez-vous pour le blanc. Mais on ne saurait compter le nombre de femmes, agréables d'ailleurs, que le despotisme de la mode finit par rendre déplaisantes; il suffit que la comtesse de *** ou la marquise de *** aient paru en robe coquelicot pour que nos yeux ne puissent plus apercevoir de brune, de blonde, de jeune ou de vieille dont la couleur coquelicot ne soit devenue le dominant uniforme.

En général il est difficile de contraster deux couleurs dont les nuan-

ces sont voisines ; je n'ai guère vu réussir ce rapprochement que dans les verts peu distans l'un de l'autre : la nature nous en offre aussi quelques exemples dans l'ingénieuse composition des fleurs.

Il n'est pas inutile de remarquer que les étoffes qui sont destinées à composer l'habillement du soir doivent être choisies à la lueur d'une lumière artificielle ; si on les choisit le matin sans songer à l'effet produit par la clarté des bougies, on sera désagréablement surpris en voyant pâlir et se décolorer des nuances auxquelles on avait trouvé de la vivacité et de l'éclat quelques heures auparavant.

C'est la robe brillante et diaprée de l'été qui nous offre dans toute sa

perfection cette harmonie savante des couleurs. Jeunes beautés, les fleurs doivent être l'objet de votre étude et l'instrument de votre parure; les fleurs rappellent à l'esprit tant d'images agréables, elles sont toujours accompagnées de si doux souvenirs, qu'à leur aspect seul on est saisi d'admiration; mais lorsqu'à leur prix naturel se joint encore le mérite d'orner la beauté, leur attrait alors devient irrésistible.

La rose, le jasmin, le muguet et le lilas forment le riche et inépuisable écrin que la nature offre libéralement aux mains des grâces et du goût; les parfums qu'exhalent leurs bouquets et leurs flexibles guirlandes sont mille fois plus doux

que tous les aromates que l'on va nous chercher à grands frais au-delà des mers ; leurs odeurs nous charment d'autant plus qu'elles semblent se confondre avec l'haleine du printemps ; en les respirant nous croyons respirer le souffle de la beauté à qui elles servent d'ornement.

De tous les matériaux dont se compose la parure des femmes, il n'en est point dont le choix exige plus de goût et d'attention que tout ce qu'on appelle *bijoux*. Le goût, cet invisible enchanteur, brille dans les choses importantes comme dans les bagatelles ; comme il anime le discours de l'orateur, il éclate dans le diamant qui brille sur le front de la beauté.

Nous recommanderons une extrême sobriété dans l'usage de ces bijoux aux femmes d'un rang supérieur comme à celles d'une classe moyenne. Peu de femmes, et moins d'hommes encore, oseront dire à celle qui en sera chargée avec profusion : — Madame, cette bague brillante attire trop l'attention sur une main qui d'ailleurs est peu faite pour se montrer; vous pourriez étaler avec plus d'avantage ce riche collier et ces bracelets si de longues manches ou une gaze prudente plaçaient un intermédiaire entre vous et nos regards. — Un pareil moniteur aurait bientôt le sort qu'eut Gilblas avec le prélat de Grenade: comment espérer qu'un ami veuille nous donner des avis semblables,

lorsque pour conserver notre faveur il n'a qu'à nous laisser être aussi ridicules que nous le désirons !

Les blondes doivent préférer dans leurs parures l'usage de l'argent à celui de l'or ; l'éclat plus doux de l'argent sympatise mieux avec leur teint que la nuance plus forte de l'autre métal. Par une raison contraire les brunes doivent adopter de préférence l'or, dont la couleur plus sévère forme un contraste plus agréable, et sert merveilleusement à faire ressortir le vif éclat de leurs yeux.

Si le cou d'une femme, par suite de sa maigreur ou de sa conformation naturelle, offre une proéminence peu gracieuse, la manière de placer son collier peut remédier à

ce défaut ; si cette défectuosité cependant occupait un tel espace que le collier ne pût la déguiser ou la masquer entièrement, une gaze artistement placée doit la soustraire entièrement à la vue : pourquoi s'obstiner à présenter le côté faible d'un corps qui d'ailleurs peut être parfaitement proportionné ?

Avez-vous le bras délicatement arrondi, la blancheur, la finesse de votre peau peuvent-elles attirer et satisfaire les regards les plus difficiles, osez faire descendre votre gant fort au-dessous du coude ; si la nature vous a refusé cet avantage, que votre gant, plus relevé, s'étende jusqu'à l'extrémité de votre manche, et y soit fixé par un bracelet qui ne lui permette pas de descendre.

Il n'y a peut-être point d'agrément qui séduise autant qu'une jambe bien tournée et un pied d'une jolie dimension : comme ce genre de beauté est fort rare en Angleterre, il doit y être prisé davantage.

Il y a dans un joli pied un je ne sais quoi qui semble promettre que la même perfection règne dans tout le reste du corps ; l'imagination se plaît à prolonger ce charme, et lorsque les extrémités inférieures d'une femme ne nous offrent que l'image de la pesanteur, nous sommes tentés de croire que son corps est également habité par une âme matérielle et vulgaire.

Quand nous lisons que le plus fameux sculpteur de la Grèce, de ce pays si fertile en beautés, fut obligé

d'emprunter les attraits d'un grand nombre de femmes pour en composer le chef-d'œuvre qu'avait conçu son imagination, sommes-nous en droit d'exiger une si grande perfection des habitantes de la Grande-Bretagne?

Anglais, n'exigez pas de vos sœurs, de vos épouses, cet ensemble de qualités qu'eut tant de peine à rassembler le ciseau de Praxitèle.

De ce que je viens de dire il ne faut cependant pas conclure que l'Angleterre soit de tous les pays le plus mal partagé, et que nos Anglaises soient toutes dépourvues du charme dont je viens de parler; il y a dans ce pays des femmes qui, pour la délicatesse et la perfection de leurs formes, pourraient offrir des

modèles au statuaire. Mais affecter de se vêtir de robes courtes à l'excès pour faire valoir l'avantage d'une jambe fine ou d'un pied mignon, c'est un manque de modestie qui sera toujours pour les hommes un sujet de censure, et pour les femmes un sujet de critique envieuse.

Dans toutes les suppositions, que l'on ait la jambe et le pied agréables ou non, la chaussure ne saurait avoir trop de simplicité : il est inutile d'avertir qu'à moins qu'on ne soit en voiture la couleur noire est pour la chaussure du matin celle qui est la plus convenable ; le maroquin rouge et les couleurs éclatantes ne peuvent être admis que l'hiver, lorsque la nuance des pelisses et des autres vêtemens rend ce

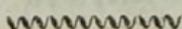
rapprochement possible. Dans les brillantes assemblées le diamant pare quelquefois avec avantage une élégante chaussure ; mais nous désapprouvons totalement une recherche affectée qui irait jusqu'à surcharger les bas mêmes d'ornemens déplacés.

Les bas dont les coins sont travaillés à jour, dont le coude-pied est surchargé de broderie, sont, selon moi, tout à fait contraires à la beauté, dont l'effet est toujours dans l'ensemble et dans la simplicité. Que dire à plus forte raison de ces bas dont les coins coloriés ou même tissus d'or affichent la prétention d'attirer les regards sur un point exclusivement ? Cette manie pourrait tout au plus être ex-

cusée dans un danseur d'opéra, dont les jambes et les pieds font toute la ressource, et qui en conséquence prétend fixer sur cette portion essentielle les yeux de toute une assemblée.

Pour obtenir et conserver une juste proportion dans toutes ses formes, pour éviter l'excès de l'embonpoint et la disgrâce de la maigreur, nous répéterons qu'une femme n'a d'autre moyen qu'un exercice habituel et modéré. La santé est la mère de la beauté; la décence en est la régulatrice; les grâces et le bon goût doivent toujours marcher à sa suite. Ce que Cicéron disait de l'action par rapport à l'orateur, nous le dirons de la modestie par rapport à la femme qui désire de plaire. Quelle

est son éloquence? la modestie. Quel est son premier argument? la modestie. Quels sont en un mot ses moyens, ses preuves, sa péroraison? toujours la modestie. Heureuse celle qui est douée de ce charme universel!

De la Démarche.

AYANT discoursu assez longuement sur le vêtement et la parure, je vais m'occuper du port et de la démarche, ces utiles auxiliaires de la beauté.

Ce sujet doit faire naître l'attention des jeunes femmes et l'occuper longtems. Il n'y a point d'observateur qui n'ait quelquefois remarqué que des manières communes ou disgracieuses déparent les traits les

plus agréables et la parure la plus élégante : on rencontre tous les jours de jolis visages ; mais rien de plus rare que cette grâce, ce bon ton, garans toujours certains d'un esprit cultivé.

Tout en vantant la beauté de nos Anglaises, tout en exaltant et leur lis et leurs roses, nous ne pouvons nous défendre d'une certaine confusion quand nous comparons leurs manières avec celles des femmes des autres nations, qui leur sont inférieures pour les attraits corporels.

Je conviendrai volontiers que dans ce pays, qu'un cardinal appelait il y a cent ans le paradis des anges, on rencontre quelques femmes faites pour briller dans les cours, et qui réunissent les charmes de la

pudeur aux grâces du monde le plus poli ; mais comme je n'écris point un panégyrique , je me crois autorisée à présenter quelques réflexions aux plus jeunes de mes compatriotes ; elles m'écouteront peut-être avec quelque docilité et quelque complaisance lorsqu'elles sauront que de nombreux voyages dans les différentes cours de l'Europe m'ont mise à même d'étudier les règles du bon goût à leur source.

En parlant de la perfection des manières je ne choisirai point mes exemples parmi les reines et les princesses ; leur rang exige d'elles un maintien entièrement différent de celui des femmes qui , malgré l'éclat de leur situation , sont exposées à rencontrer souvent des égales,

et même des supérieures. Le modèle qui me frappa davantage dans mon voyage de Paris fut la jeune et charmante comtesse de ***. Elle était d'une stature moyenne; sa taille était svelte, son teint était celui d'une brune claire; la carnation en était assez animée pour donner à ses yeux vifs et spirituels plus de brillant encore, mais sans la moindre expression de fierté; sa taille étant légère et *sylphique*, sa démarche avait une vivacité, une certaine agilité élastique qui tenait dans l'enchantement les regards de ceux qui la voyaient; tous ses mouvemens étaient en harmonie avec la mobilité de ses traits; elle faisait résonner tour à tour divers instrumens avec une grâce toujours nou-

velle ; indolente à la fois et enjouée , tantôt un moment d'inspiration donnait à sa voix les accens les plus mélodieux, tantôt elle quittait la harpe pour faire avec non moins de talent retentir le piano ; sans rechercher l'admiration , elle était sûre d'être admirée sans cesse ; elle était l'âme et le charme de tous ceux qui l'entouraient ; s'éloignait-elle , involontairement on s'attachait à ses pas ; on la suivait comme le centre des amusemens et du plaisir. Mariée à la fleur de son âge à un homme qu'elle n'avait jamais vu , elle était entourée d'adorateurs ; mais les regards qui se portaient vers elle étaient purs comme ses mœurs , et les sourires qui lui étaient adressés étaient ceux de

l'innocence et d'un naïf enjouement. Les hommes qui en étaient épris, avertis bientôt de l'innocence de ses goûts et de la pureté de ses désirs, ne séparaient jamais leurs hommages du respect, et goûtaient en la voyant un plaisir dont la décence augmentait encore le prix.

C'est en Espagne que je fis mon second voyage; la femme la plus agréable que je vis à Madrid était fille unique du comte de ***. Dona Victoria était grande et mince, et tellement brune qu'on ne pouvait la voir sans penser aux Maures ses ancêtres; mais malgré cette teinte rembrunie, telle que Cléopâtre, elle voyait des héros à ses pieds, et comme Aspasia, elle savait réchauffer les glaces de l'âge et en-

chaîner la vieillesse même par ses charmes. Victoria n'était guère plus instruite que ne le sont en général les femmes de son pays ; elle était dévote, mais sans le mysticisme qui habite les cloîtres ; sa dévotion réchauffait son cœur et animait son génie ; elle semblait s'élever jusqu'aux cieux, ou en faire descendre les habitans sur la terre pour y demeurer avec elle ; elle parlait quelquefois des bienheureux et des vierges admises à la béatitude éternelle avec un enthousiasme qui aurait fait penser qu'elle avait fréquenté les saintes demeures ; son caractère donnait à ses traits et à toute sa physionomie quelque chose de céleste. La voyant une belle soirée de l'été, une mandoline à la

main, chanter un hymne à la vierge, je crus voir l'ange protecteur de l'Espagne qui priaït la Divinité d'inspirer des sentimens aussi purs que les siens à tous les habitans de ce pays. Elle avait beaucoup lu de romans; les grandes et héroïques pensées qu'elle avait puisées dans ses lectures en avaient formé un caractère tel qu'on n'eût pas supposé que depuis les croisades il en ait existé un semblable. La démarche et les mouvemens de cet être extraordinaire étaient en parfaite harmonie avec la hauteur de ses idées; tout en elle peignait sa supériorité et réfléchissait la beauté de son âme, sa pureté et son calme intérieur; la grâce, la persuasion, l'autorité régnaient dans ses paroles; ses yeux,

larges, pleins de feu, de douceur et d'intelligence, portaient partout où ils se fixaient les regards de la bienveillance et du génie. Les princes ambitionnaient l'honneur de lui plaire; mais elle n'en vit aucun qui répondît à l'image trop sublime qu'elle s'était faite d'un époux, et à la fleur de l'âge elle mourut dans un monastère.

A Lisbonne je vis une beauté d'une espèce toute différente; c'était une jeune veuve appelée la duchesse de ***. Elle était si mince, si délicate, elle avait quelque chose de si aérien, qu'on l'eût prise plutôt pour une fée que pour une femme; mais cette fée disposait à son gré du cœur des mortels. Elle ne savait guère que ce que lui avaient appris

son maître de danse et son maître de guitare ; mais elle chantait et dansait admirablement ; plus d'un amant passait la nuit sous ses fenêtres, enchainé par les sons ravissans de sa voix ; l'agilité, la grâce de ses mouvemens quand elle exécutait le *bolero* ou le *fandango* auraient séduit le spectateur le plus insensible : les femmes l'aimaient comme la plus agréable de leur sexe, et tous les hommes eussent désiré de l'avoir pour amante. Sa figure, d'une teinte légèrement olivâtre, brillait de santé, et s'animaient du feu de ses yeux, étincelans d'esprit ; simple et gaie à la fois, c'était l'enfant de la nature ; ses moindres peines, ses moindres plaisirs s'écrivaient sur toute sa per-

sonne. Si la vertu eût été la compagne de tant de charmes, son sexe n'eût pas eu de plus parfait modèle; mais la galanterie, si commune aux femmes de ce climat, n'avait pas respecté son cœur trop volage, et, comme le papillon, elle butinait sur les fleurs sans y laisser de trace; ses goûts, ses caprices, aussi légers qu'elle, ne donnaient pas le temps de les observer, et quand on croyait avoir surpris une de ses faiblesses, elle lui en avait déjà fait succéder plusieurs. Au premier aspect elle me plut, et je l'aimai; mais je m'aperçus bientôt de sa frivolité et de l'inconséquence de sa vie: je la plaignis, et depuis ce temps ses charmes se sont souvent malgré moi présentés à ma mémoire.

satisfaire un moment sa barbare vanité, avait exposé deux amis à périr par la main l'un de l'autre.

Ce fut avec une vraie satisfaction que je quittai cette terre pour me rendre dans la capitale de l'Autriche; c'est là que je connus la baronne de W***. La mort d'un enfant qu'elle perdit donna lieu à notre liaison; la baronne alors n'avait que vingt ans. Dans tous mes voyages je n'ai vu nulle part tant de dignité, tant de noblesse dans les manières; je me rappelle encore l'air de tendresse soumise avec lequel elle regardait son époux et savait prévenir ses moindres désirs; autour d'elle tout inspirait les égards et le respect; sa douceur, sa bonté invitaient à la confiance.

Après vingt-cinq ans de rapports et d'une correspondance suivie, je reste persuadée qu'elle est le modèle des amies, comme elle est le modèle des épouses.

En Hollande et en Suisse j'ai souvent rencontré dans les femmes l'honnêteté, la simplicité, l'amabilité réunies. Je n'ai parcouru ni la Russie, ni la Suède, ni le Danemarck : j'ai entendu dire que les femmes de ces royaumes ressembloient beaucoup à nos Anglaises ; modestes et réservées comme elles, souvent elles ont aussi la prudence, la sévérité sauvage que l'on reproche aux habitantes de la Grande-Bretagne.

A ces mots de prudence sauvage je vois rire tel homme qui a fré-

quenté les cercles brillans, les assemblées tumultueuses de Londres. Il est trop vrai que la décence, la réserve du siècle dernier ont fait place à une dissipation, à un ton évaporé et licencieux qui ne font que trop regretter la modestie et les grâces ingénues qui distinguaient autrefois le sexe en Angleterre. Souffrirait-on sur la scène une actrice qui, devant jouer le rôle de Virginie, y paraîtrait avec l'air résolu, la démarche ferme et décidée d'un soldat des gardes pré-toriennes? Il commit un meurtre bien inutile, dirait-on, celui qui vengea des attentats de Claudius une romaine si déhontée.

Cependant telles sont aujourd'hui nos Virginies. Où trouver une jeune

femme qui, en se présentant dans une nombreuse compagnie, se fasse distinguer par la timidité, la douce réserve avec lesquelles elle s'annonce? La manie de se faire voir et de briller est la source de cette dépravation. Dès qu'une jeune demoiselle a reçu quelques leçons de danse son premier désir est non pas de se livrer à l'innocente joie d'un bal composé de ses amis et de ses parens; il lui faut un plus grand théâtre, où elle puisse attirer les regards et surtout faire valoir ses talens aux dépens de ses rivales: c'est dans des intentions semblables que l'on cultive la musique; ce n'est point pour faire passer quelques momens agréables à la vieillesse d'un père malade, pour contribuer

aux plaisirs de l'enfance ; c'est pour étaler sa voix dans des concerts d'amateurs, pour rivaliser avec des artistes de profession, et occuper le public de talens qu'il feint tout haut d'admirer, et qui bientôt après sont l'objet de sa satire et de ses mépris.

J'ai établi comme principe que la démarche d'une princesse aussi bien que celle de la fille des champs ne doit jamais s'écarter de la délicatesse qui convient à notre sexe : je vais montrer que les manières, le port, le ton doivent prendre différentes nuances selon le rang que les différentes personnes occupent dans la société.

Particularités sur le Port et sur
la Démarche.

COMME l'ordre est le trait caractéristique de l'univers, de même l'harmonie est la partie intégrante des perfections de la femme.

D'après ce principe ses manières doivent être d'accord avec sa figure, et sa démarche doit être coordonnée à son rang. On permet à une jeune et jolie personne une vivacité qui conviendrait mal à une femme plus

âgée, et dont la taille présente des proportions plus robustes; mais à toutes les époques de la vie on ne saurait sans ridicule affecter un air de majesté lorsqu'on a reçu de la nature un corps mince, délié, et une petite stature : un pareil être, en roidissant ses membres, en portant la tête haute et le cou relevé, se rendra sûrement ridicule; on ne verra dans ses mouvemens que la prétention et la contrainte qu'on remarque dans un maître à danser. La femme dont les proportions sont fines et délicates doit ressembler à ces plantes flexibles dont la tête s'incline gracieusement au moindre souffle du zéphyr; elle doit, si elle est encore très-jeune, se présenter dans un appartement avec les mou-

vemens onduleux d'une nymphe ; dans un âge plus avancé , avec cette aisance qui embellit toutes les formes qu'elle accompagne ; pour saluer elle doit plutôt faire une inclination qu'une révérence , et quand elle s'assied qu'elle évite surtout ces attitudes guindées qui rappellent celles que fait prendre un sergent à ses nouvelles recrues.

La femme sur les traits de laquelle la nature se plut à imprimer la majesté est douée d'une taille plus élevée et de plus d'embonpoint que la précédente ; les muscles de son cou indiquent qu'elle est destinée à porter sa tête avec quelque fierté ; sa démarche est lente et assurée , ses mouvemens peu fréquens et pleins de dignité ; elle doit ce-

pendant craindre, par un excès de gravité, d'outrer ses qualités naturelles, et de laisser dégénérer en hauteur son imposante noblesse; cette tension dans les mouvemens fait aussi mauvais effet que l'enflure dans le langage. On sourit de la pétulance d'une jeune fille qui, naturellement vive, exagère les moyens qu'elle a reçus de nous plaire, et on lui pardonne sa folie; mais on se révolte contre l'arrogance de la beauté présomptueuse qui semble vouloir régner par le dédain et tout asservir par ses hauteurs; une ligue générale se forme contre elle, et chacun cherche à faire tomber de son front orgueilleux le diadème qu'une injuste usurpation y avait un moment placé.

Il y a un genre de femmes dont la figure n'a pas un caractère bien déterminé; elles doivent se modeler sur une des deux classes que nous venons de décrire, suivant qu'elles en approchent davantage; mais qu'elles se souviennent toujours qu'une copie trop faible est préférable à une imitation chargée: évitez l'effectation et l'excès.

Parmi les manières de se défigurer il en est deux qui sont particulièrement à la mode, et que je ne puis m'empêcher de signaler. Quelques jeunes femmes, pourvues de fort beaux et de fort bons yeux, pensent qu'il est du bon ton d'avoir la vue fort mauvaise et fort courte; en conséquence, suspendant une lorgnette à leur cou, elles ne peuvent

regarder l'objet le plus rapproché d'elles sans s'armer à l'instant de leur inutile bijou ; d'autres, éprouvant trop de fatigue à prononcer les mots dans leur entier, daignent à peine ouvrir la bouche pour laisser échapper quelques syllabes mal articulées : ces ridicules suffiraient pour affaiblir l'effet des charmes les plus séduisants. La simplicité fait la beauté des formes ; elle fait la grâce du vêtement ; la simplicité doit être l'aimable compagne de toutes nos manières.

Les manières d'une femme doivent être différentes selon le sexe, le rang, l'âge des personnes avec lesquelles elle a des rapports. Avec un homme elle doit toujours conserver cette décence, cette réserve

auxquelles il n'est pas aussi nécessaire de s'astreindre envers une autre femme ; avec vos inférieurs conservez toujours un air de douceur et de bonté ; mêlez-y un peu de sérieux et de dignité quand ces inférieurs sont des hommes ; avec vos égaux que votre plus grande familiarité conserve encore assez de retenue pour indiquer le respect auquel vous devez toujours prétendre ; enfin les amitiés les plus étroites ne doivent jamais bannir cette politesse, ces égards réciproques qui sont toujours le lien le plus solide des liaisons, même intimes.

Envers le plus grand nombre de vos égales il suffira d'être prévenante et polie ; l'intimité ne peut régner entre un très-grand nombre.

Quand je vous conseille beaucoup de retenue dans votre commerce avec les hommes, je ne prétends pas que vous la poussiez jusqu'à la prudence, jusqu'à la singularité; la décence n'est pas la roideur; un maintien réservé n'est pas un maintien repoussant.

La familiarité qui de nos jours règne entre les deux sexes me paraît peu compatible avec la délicatesse et les vrais intérêts des femmes; la plupart des hommes les traitent avec une légèreté qui semble faire croire qu'ils les regardent comme des objets subalternes de leur amusement; on s'approche d'elles avec familiarité, on les traite fort cavalièrement, et on les quitte sans presque daigner prendre congé d'elles.

Nous ne remarquons plus ce ton respectueux , cette attention polie d'un homme lorsqu'il aborde quelque femme ; il se précipite vers elle , lui saisit brusquement la main , lui fait deux ou trois questions consécutives , et s'éloigne rapidement sans donner même le temps de lui faire une réponse , dont il paraît peu se soucier.

Pour corriger ces impolis de l'inconvenance de leurs manières , je vous engage à les traiter avec tout le mépris qu'ils méritent. Quand un homme à qui l'âge , l'amitié ou la parenté ne donnent aucun droit s'approche de vous et va vous prendre par la main , retirez-la avec un air de mécontentement qui indique que vous n'êtes pas disposée à souffrir la

récidive ; ne permettez cette marque d'intimité et ce signe de familiarité qu'aux personnes à qui vous le pouvez sans danger ; et le danger est toujours grand lorsque l'on pense aux suites funestes que peut avoir pour une femme une familiarité déplacée.

Lorsque j'étais à Vienne je me souviens d'y avoir vu le comte de M*** ; c'était un jeune homme accompli. Il était amoureux d'une demoiselle charmante : cette demoiselle était la fille d'un homme d'un rang élevé et jouissant d'un grand crédit à la cour ; aussi était-elle recherchée par un grand nombre de poursuivans ; elle les traitait tous avec une bonté et une affabilité polies qui les tenaient tous enchaînés

auprès d'elle , quoiqu'il fût public qu'elle préférait le comte de M***, et que les préparatifs de leur mariage se faisaient. Le comte était d'une sensibilité et d'une délicatesse exquises ; il l'aimait pour elle-même , pour ses vertus , qu'il regardait comme les compagnes divines de sa beauté ; aussi ne l'approchait-il jamais qu'avec une timidité excessive , et n'osait-il jamais lui toucher la main , bien moins encore en approcher ses lèvres. Un soir il se trouvait à une assemblée chez son beau-père futur ; il s'y trouvait aussi un certain nombre des amans rejetés de la demoiselle : on s'amuse à quelqu'un de ces jeux où l'on donne des gages , et le comte de M*** , pour racheter son gant , reçut l'ordre de donner un

baiser à sa future; il rougit à cet ordre, s'avança, recula, s'avança encore, et, tremblant d'amour et de crainte, il prit modestement une boucle de cheveux qui flottait sur la joue de la beauté qu'il aimait, en approcha ses lèvres en tremblant, et vint tout confus redemander son gant. Sa maîtresse sourit, et le jeu continua. Un des amans rejetés reçut par pénitence de donner un baiser à la femme qu'il aimait davantage; il s'approche de la future du comte de M*** : une aimable contestation s'élève entre eux; enfin la demoiselle cède en riant aux prétentions du demandeur. Le comte de M*** eut le chagrin de voir embrasser sous ses yeux sa maîtresse par un homme qu'il méprisait, tandis qu'il

s'était privé de ce plaisir par un excès de délicatesse et d'amour. Sans dire un mot il se lève, sort de la chambre, et pour un baiser accepté sans précaution une des plus jolies demoiselles de Vienne se vit privé d'un époux qu'elle aimait; le comte ne la revit jamais.

~~~~~

De la Grâce qu'une Femme doit  
avoir dans la Danse et dans  
tous ses autres mouvemens.

~~~~~

IL serait inutile d'acquérir à grands frais des talens qui, bien qu'agréables en eux-mêmes, n'ont de prix qu'autant qu'ils sont accompagnés de la grâce, ce charme général et secret sur qui l'art de plaire repose essentiellement.

Comme de tous les exercices il n'en est point qui puisse mieux con-

tribuer à développer avantageusement et la taille et tous les agrémens d'une femme, nous pensons qu'on doit lui donner une attention particulière; est-il un exercice plus gracieux et qui puisse être préféré par la beauté qui souhaite de se produire?

Qu'on ne se méprenne pas sur ce que j'entends par se produire; je ne fais allusion à rien de ce qui pourrait rappeler une représentation théâtrale; je ne veux parler que de cette facilité, de cette élégance dans les mouvemens que l'on remarque avec tant de plaisir dans une jeune femme qui fait l'ornement et les délices d'un bal d'amis ou d'un bal de société.

Qu'on se rappelle sans cesse que tout ce qui est bon à faire doit être

fait avec goût. Toutes les nations dans tous les temps ont regardé la danse comme un exercice salutaire, agréable, comme un moyen d'ajouter à la pompe, au plaisir, à la joie d'une fête. Le spectateur d'un bal bien ordonné voit d'un coup d'œil une grande variété de formes séduisantes, et une quantité non moins grande de costumes non moins ravissans. Cette multiplicité de traits, d'attitudes, de parures toujours en mouvement, forme le tableau le plus piquant que l'imagination se puisse figurer.

Mais ce spectacle ne réjouit pas seulement les sens de ceux qui en sont les témoins ; ils peuvent y recueillir de plus douces jouissances ; ils participent à la gaieté, aux sen-

timens naïfs dont ils lisent sur tous les visages des expressions si vives. Quiconque fut spectateur d'une de ces fêtes ne peut s'empêcher de sentir que la danse est l'amusement le plus noble, le plus élégant et le plus vif que l'on puisse permettre à la jeunesse.

La nature semble appeler tous les cœurs à prendre part à ce plaisir; il fait les délices du village comme celles de la cour : ici nous voyons bondir la bergère rustique auprès du pesant laboureur, et leurs désirs innocens semblent participer de la vivacité et de la chaleur de leurs mouvemens; là le courtisan, plus réservé sans être plus timide, entrelace mollement ses bras avec ceux de la beauté pour laquelle il sou-

pire, et murmure doucement à son oreille l'expression de sa passion et de ses vœux.

Dans tous les siècles nous voyons le plaisir de la danse recherché non seulement par la jeunesse, mais encouragé et illustré par les princes et les rois. Comme il fut en vogue dans les temps de la chevalerie ! On lit encore avec plaisir la description des bals brillans où assistèrent les Plantagenets et les Tudors. Ce fut dans un bal que le galant Henri devint amoureux de la célèbre Anne de Boulen.

Telle était alors la cour d'Angleterre. De nos jours c'est vainement que les princes de la famille royale, le jour de leur naissance et à d'autres époques mémorables, ap-

pellent la jeunesse anglaise à ce noble amusement, si recherché par ses aïeux ; on déserte aujourd'hui la plus brillante société pour l'ignoble plaisir du jeu ou pour une course de chevaux. Qui pourrait ne pas déplorer une pareille perversité et une semblable absence de goût !

Il paraîtra extraordinaire qu'au moment où les hommes témoignent un si grand dédain pour la danse, les femmes fassent de si grands efforts pour acquérir la perfection dans cet art : une demoiselle actuellement ne se contente pas des leçons d'un maître de danse ordinaire ; elle ne se croit suffisamment instruite que lorsque son talent a été perfectionné par un maître des ballets de l'Opéra.

Qu'arrive-t-il de là? Lorsqu'une jeune femme quitte sa place pour entrer dans une danse, au lieu des pas modestes, des mouvemens mesurés que l'on avait le droit d'attendre d'elle, on voit des attitudes théâtrales forcées et gigantesques; ce sont des pirouettes prolongées, des entrechats multipliés jusqu'à la profusion : on se croirait à la cour d'un satrape indien, ou dans le paradis que Mahomet promet à ses élus.

Partout maintenant on entreprend de ces ballets : je dis qu'on entreprend, car il est difficile qu'on vienne à bout de les exécuter avec quelque perfection; cet art, au point où il est porté, exige une pratique, des études, une patience dont heu-

reusement ne sont pas capables les femmes qui ne se proposent pas d'en faire leur profession.

La seule prétention qui dans la danse convienne à une femme bien née c'est de mettre de l'accord et de la grâce dans tous ses mouvemens, et de soumettre toute sa personne à une harmonie régulatrice. Quand elle aurait acquis dans l'art de la danse une assez grande perfection pour pouvoir rivaliser ceux qui y sont passés maîtres, elle doit toujours se souvenir que la même expression ne convient pas à toute espèce de danse.

Remarquons d'abord combien il est nécessaire en dansant que la disposition, les mouvemens des bras soient dans une union parfaite avec

les pas que l'on forme et les figures que l'on exécute.

Observez avec quelque attention un bal un peu nombreux ; vous verrez beaucoup de femmes faire jouer leurs pieds avec grâce et justesse, tandis que le reste de leur personne, démentant cette élégance, ne présente pas un ensemble supérieur à ce que l'on pourrait attendre de la villageoise la plus gauche et la moins exercée.

De jeunes demoiselles s'imaginent être des danseuses agréables parce qu'elles exécutent des pas difficiles ; elles se trompent ; les pas ne forment peut-être que la portion la moins importante de la danse ; ce qui la constitue essentiellement c'est le port de la tête, le mouvement des

bras, l'élégance générale qui doit briller dans toutes les attitudes.

Après avoir jeté quelques idées sur la grâce en général, il me reste à faire quelques remarques particulières sur les différens caractères de danses.

Ce que l'on appelle parmi nous *country-dance*, autrement *danse de village*, ne demande, comme son nom l'indique, que de la gaieté, de la simplicité et un aimable abandon : celle qui fait partie d'une semblable danse ne doit chercher à exprimer que les caractères que nous venons de faire connaître.

La ronde écossaise a des qualités qui lui sont toutes particulières, et pour être bien exécutée ne doit pas emprunter la manière de danser

française. Aucune nation dans la danse n'exprime plus vivement la joie dans toute son expression que le peuple écossais; les premiers sons de la musique sont suffisans pour le mettre aussitôt en mouvement comme s'il eût été piqué de la tarentule; il ne s'arrête que lorsque les sons de la musique ont cessé de se faire entendre. Comme une joie excessive est le symptôme de la ronde écossaise, elle convient mieux à un cercle peu nombreux d'amis qui dans l'intimité s'abandonnent aux plus vifs transports qu'à ces bals somptueux où les nobles Ecossais ne paraissent que pour outrer les modes les plus folles de la capitale.

Dans les bals français, qui se com-

posent du menuet et de la contredanse, qui admet mille figures et mille formes différentes, il n'est aucune espèce de grâce, de talens que ne puisse déployer avec avantage une habile danseuse.

J'avoue que selon mon goût particulier il y a dans les mouvemens onduleux du menuet quelque chose qui convient particulièrement à l'idée que je me forme de la dignité et du maintien séduisant de la femme. Je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi et sur tous les spectateurs la princesse de P***, qui exécuta le menuet de la cour avec une perfection ravissante; le vieux général ***, qui était présent, s'écria: « Oui, cette dame est au-dessus de
« tout ce qu'on nous a dit de la danse

« pyrrique; elle me retrace les mou-
« vemens sublimes des sphères cé-
« lestes. »

Actuellement le menuet est presque passé de mode; on y a généralement substitué la vivacité, l'aimable confusion de la contre-danse française. Depuis quelque temps on a cherché à introduire parmi nous la walse; c'est un emprunt que nous avons fait à l'Allemagne; mais je n'en puis parler que comme un des poètes^s les plus célèbres de l'Allemagne même en a parlé: « Dans la
« walse, dit-il, il n'y a que les
« femmes et les époux qui puissent
« avoir le droit de danser ensemble. »

Le fandango peut être une danse très-agréable quand il est exécuté aux lieux mêmes de son origine;

L'habitude fait qu'on s'y livre innocemment et sans y attacher les idées qu'il serait impossible d'empêcher de naître si on l'exécutait parmi nous. D'abord c'est un *solo* ; et quelle est l'Anglaise, avec ses idées de réserve et de décence auxquelles elle fut accoutumée, qui oserait se produire ainsi en spectacle, fixer sur elle les regards d'une nombreuse assemblée ? et, sans que la rougeur lui couvrît le front, prendre toutes les postures, toutes les attitudes dont se compose le fandango ?

Les castagnettes, le tambour de basque, les cymbales, accompagnemens ordinaires de cette espèce de danse, doivent la faire reléguer exclusivement sur le théâtre ; cet appareil attire trop l'attention et les

regards ; il à craindre , lorsqu'on admire les talens de l'artiste , que l'estime que l'on doit à la femme n'ait beaucoup à en souffrir.

Le boléro , autre emprunt que nous avons fait à l'Espagne , est sujet à de si graves inconvéniens que je ne sais si l'on ne doit pas l'envelopper dans la même proscription que le fandango. Je sais qu'on peut l'exécuter avec modestie ; mais la femme qui s'y expose connaît-elle assez son partenaire pour ne pas craindre qu'une scène de gaieté innocente ne dégénère en une scène dont sa pudeur aurait à rougir ? Que les beautés de l'Angleterre me permettent donc de leur conseiller de s'en tenir aux danses anglaises et françaises ; qu'elles laissent aux

esclaves de l'Inde ces danses étudiées, ces attitudes recherchées, inutiles efforts qu'elles tentent pour réveiller des despotes assoupis qui commandent l'obéissance sans jamais inspirer l'amour.

Un vêtement long et flottant est incommode pour la danse; s'il est trop court il est aussi inconvenant que dépourvu de grâce; il laisse alors paraître la jambe sous un point de vue qui ne saurait être agréable. Le plus élégant habillement de bal est celui qui se compose d'une robe de dessous fort courte, et sur laquelle flotte une robe d'une étoffe très-légère, et qui descend à peu près jusqu'au coude-pied; de cette manière, lorsque la danseuse se met en mouvement la draperie marque tous

ses contours et cède à toutes ses inflexions; et si dans la vivacité de ses pas elle montre une partie de sa jambe, ce spectacle, qu'on saisit au hasard et dont on jouit à la dérobée, est d'autant plus agréable que la modestie n'y trouve rien à reprendre.

Les mêmes règles de goût que nous avons appliquées aux femmes qui se produisent dans un bal peuvent l'être à celles qui font leur partie dans un concert. On en voit qui ne peuvent s'approcher d'un piano ou d'une harpe sans prendre une attitude si forcée, sans balancer la tête avec tant d'affectation, qu'on les croirait sujettes à des maux de nerfs, ou souffrantes de convulsions; leur poitrine se gonfle, leur bouche se distend, leurs yeux roulent

avec rapidité; on dirait qu'elles vont expirer; et pourquoi? Pour chanter une ariette ou exécuter quelque languissant concerto.

J'avertirai les jeunes demoiselles qui ont de la voix qu'elles ne sauraient choisir avec trop de sévérité les morceaux qu'elles exécutent devant la société; il semble que pourvu que la musique en soit agréable on se permet de nos jours de chanter des paroles que la décence ne saurait accueillir : bannissez ces chants trop libres, et faites retentir les accens tendres, mais modestes, du sensible Pétrarque; exprimez les sentimens vertueux d'un mutuel amour, et tandis que votre bouche prononcera des sons aussi purs que votre âme, votre front n'aura pas

à rougir de la licence passionnée qui caractérise nos modernes chansons.

Etes-vous assise auprès d'un piano ou d'une harpe, que la simplicité, l'aisance caractérisent votre attitude et tous vos mouvemens. La harpe est un instrument qui facilite davantage le développement d'un corps gracieux et bien proportionné; rien de plus propre à faire valoir la blancheur et les contours d'un beau bras, d'une belle main; toutes les formes du corps y brillent à leur tour, jusqu'au pied, qui presse alternativement les pédales.

Il est une grâce particulière attachée à la manière de se servir des autres instrumens, tels que la lyre, la guitarre et même le piano; ce

dernier, le moins favorable de tous pour le développement du corps, permet cependant de se montrer avantageusement dans la légèreté avec laquelle on fait mouvoir les touches. Je n'ai rien vu de plus gracieux que le tableau de sainte Cécile, représentée jouant de l'orgue, par Reynolds; la simplicité noble de son attitude, la divine inspiration qui règne dans ses yeux et sur tous ses traits en font une peinture accomplie.

C'est en étudiant les belles poses des statues antiques plutôt qu'en suivant les leçons des maîtres de danse, toujours maniérés et remplis d'affectation, que vous pourrez acquérir cette élégante simplicité qui est la source de toute grâce

et l'ornement du corps dans toutes ses dispositions : la contemplation des belles figures du Poussin a inspiré à une de nos actrices célèbres cette noblesse qui l'a fait admirer sur la scène.

Puisque nous en sommes à l'art du dessin et de la peinture, je ne passerai point sans donner quelques règles sur la manière dont on doit l'étudier. Un usage trop prolongé du pinceau est aussi nuisible aux intérêts de la beauté qu'à ceux de la santé ; l'attitude pénible et un peu forcée que cet exercice exige peut faire prendre au corps de mauvais plis et de funestes habitudes ; au reste il est à remarquer que plusieurs jeunes personnes, lorsqu'elles lisent, écrivent ou travaillent, se

laissent aller à des grimaces et à des contorsions qui les défigurent totalement. Un jour je suivais des yeux une demoiselle qui écrivait une lettre d'amour; les muscles contractés de sa figure suivaient les mouvemens de sa plume d'une manière si bizarre et si ridicule, que je ne doute pas que l'heureux objet à qui cette lettre était adressée n'eût été très-peu flatté s'il eût vu la singulière métamorphose qu'opérait sur la physionomie de sa maîtresse une occupation qui aurait dû lui ajouter de nouveaux charmes.

Il est une autre habitude non moins disgracieuse; c'est de remuer les lèvres lorsqu'on fait une lecture simplement des yeux : il faut ou lire à haute voix et de manière à être

entendu des assistans , ou parcourir son livre ou son papier en s'abstenant de toute espèce de mouvement de lèvres, qui ne saurait qu'être désagréable.

Enfin il n'y a rien de si minutieux , de si peu important en apparence dans tout ce qui concerne les manières d'une jeune femme, qu'elle ne doive traiter avec attention. Un écrivain distingué a observé qu'il était facile de juger des caractères d'après des indices extérieurs en apparence très-frivoles : le choix d'un habillement, la manière de fermer, de cacheter une lettre , décèlent souvent un esprit soigneux , attentif ou impatient. Le ruban couleur de feu qui flotte constamment sur la tête de M^{me} ***

m'a donné de ses dispositions acrimonieuses une idée qui s'est constamment vérifiée : ces traits imperceptibles, ces touches légères donnent le fini au tableau, et c'est d'après elles qu'on peut le juger.

Je vais plus loin sur ce sujet. Le ton de voix d'un individu, l'accent dont il parle à ses égaux, à ses inférieurs, fourniront des données suffisantes pour apprécier son caractère : un son de voix lent et bas indique de l'obstination ; un accent aigu, élevé, indique de la pétulance et de l'emportement ; il y a des gens qui vous demandent comment vous vous portez d'une façon si rauque et si brusque, qu'on les croirait fâchés de ce que vous n'êtes pas encore enterré ; d'autres s'énoncent

avec une lenteur, une mignardise qui annoncent un dénuement total de raison; quelques-uns précipitent leurs mots avec une telle volubilité qu'il est absolument impossible de les suivre. Il faut éviter tous ces excès; quoique la nature ait mis une grande variété dans la conformation des différens organes de la parole, il y a cependant une règle à laquelle chacun doit se conformer autant que possible. J'ai connu un homme, d'ailleurs fort sensé, qui se décida à se séparer d'une femme qu'il aimait et à qui il n'avait d'autre défaut à reprocher qu'un son de voix désagréable, et auquel il n'avait jamais pu s'accoutumer.

Voici une autre maxime que je regarde comme infiniment utile. Si

le bon goût, la décence sont regardés comme des choses nécessaires, ils doivent être regardés comme tels dans tous les momens de la vie; si votre extérieur doit être propre, élégant, soigné quand vous avez à paraître devant des étrangers, pourquoi ne seriez-vous pas ainsi pour vous montrer à vos plus intimes connaissances, à votre mère, à votre frère, à vos sœurs? Evitez avec tout le monde un trop grand laisser-aller de corps ou d'esprit; enfin on ne saurait trop se persuader que pour plaire dans tout le cours de la vie il ne faut laisser introduire la négligence dans aucun des instans dont la vie se compose.

~~~~~

Continuation du même sujet.

~~~~~

LA manière dont une femme doit se comporter envers ses égales est fondée sur l'appréciation de leur mérite et sur le respect qu'elle se doit à elle-même ; la base de sa conduite envers ses supérieurs doit être la même.

Avec les hommes, s'ils sont dans un rang plus élevé que le sien, elle doit consulter le cérémonial établi à

la cour ; si elle les connaît simplement comme revêtus par le roi de grandes charges et de hautes dignités , son ton à leur égard sera celui d'un respect calme et mesuré : ce respect peut devenir plus empressé et plus affectueux s'il s'adresse à des hommes dont le mérite est plus grand que leurs dignités , car on s'honore toujours en s'abaissant devant le mérite réel.

Entre femmes les mêmes principes doivent être suivis ; il y a des lois de préséance destinées à maintenir l'ordre parmi les différentes classes de la société , comme les lois de l'attraction maintiennent l'harmonie parmi les sphères célestes. Comme une étoile diffère d'une autre étoile en grandeur et

en éclat, suivant la place où la Providence l'a mise, de même dans la société les hommes sont doués de talens, de richesses, de pouvoirs différens : dans l'astronomie on ne méprise pas Mercure parce qu'il est moins gros que Saturne; on ne méprise pas notre planète parce qu'elle n'a pas quatre lunes ainsi que Jupiter; nous ne devons pas non plus mépriser ceux qui ne tiennent pas sur la terre les premiers rangs; chaque individu a sa place marquée, des devoirs à remplir, et notre estime pour lui doit se mesurer sur la manière dont il s'en acquitte.

D'après cette manière d'envisager les choses d'ici-bas, nous ne serons jamais portés à nous préva-

loir de notre supériorité dans aucun genre , et nous paierons sans répugnance le tribut de respect et de déférence que nous devons à ceux que le ciel a placés au-dessus de nous. Si nous tenons nos inférieurs à quelque distance , ce sera sans orgueil et sans dédain ; nous les reprendrons avec douceur et bonté , nous les encouragerons dans leurs travaux et dans leurs peines , nous montrerons enfin que nous les regardons comme des êtres de la même nature que la nôtre , et qui sont destinés à la même fin que nous.

Il faut peut-être plus de vigilance et de soin pour se bien conduire avec ses égales ; sans une certaine réserve la familiarité dégénère souvent en une liberté grossière et

déplacée : une femme peut être aimable, vive, enjouée, et conserver encore au milieu de son plus grand abandon une sage retenue. Evitez toutes ces intimités soudaines, ces épanchemens indiscrets, ces confidences déplacées; s'il faut dire le mot, craignez la familiarité. Il est une familiarité que l'on ne rencontre que trop souvent, et qui ne consiste que dans un échange irréfléchi de caquets, de sons auquel le cœur n'a aucune part. Je n'ai vu dans aucune famille régner d'amitié durable que celle qui était accompagnée de beaucoup de décence et d'égards réciproques.

On ne pourrait conter le nombre de brouilleries qui sont nées entre frères et sœurs, entre les parens les

plus proches, par suite de l'oubli des convenances, par suite de cet abandon indiscret qui n'engendre jamais que le dégoût et le mépris.

Si vous fréquentez la cour et les assemblées du grand monde mettez-vous parfaitement dans la mémoire la connaissance du cérémonial et de l'étiquette que l'on doit y observer; c'est le seul moyen d'éviter ces ridicules disputes de rang et de préséance qui sont plus honteuses encore que celles auxquelles donne lieu le manque de savoir vivre; au reste le moyen le plus sûr de vous faire considérer est de vous maintenir avec décence dans le rang que la Providence vous a assigné, et de ne point chercher à en sortir; par ce moyen vous ne choquerez

les prétentions de personne, et vous ne verrez point des rivales intéressées à vous rabaisser et à vous refouler vers la place que vous aurez mal à propos désiré de quitter.

Les égards que nous avons pour nos inférieurs, les hommages que nous rendons à ceux qui sont placés au-dessus de nous sont une dette que nous acquittons envers la société, et dont nous sommes récompensées à notre tour; nous contribuons à maintenir cette salutaire subordination qui est la base du bon ordre et le soutien le plus ferme de l'autorité.

Les femmes dans chaque pays ont plus d'influence que l'amour-propre des hommes ne leur permet d'en convenir; nous les invitons

donc à employer cette influence pour le maintien des distinctions sur lesquelles repose la société tout entière, et à ne pas concourir à cet absurde système de nivellement qui voudrait faire du genre humain un troupeau où régnerait une funeste et impraticable égalité.

Conclusion.

Nous nous sommes assez longtemps occupées des agrémens physiques et de tout ce qui pouvait contribuer à les augmenter, pour qu'il nous reste quelque chose à dire sur ce sujet; occupons-nous un instant de ce qui fait en quelque sorte l'âme de toutes les autres perfections; je veux dire le langage.

La faculté de tenir des discours suivis est sans doute la plus hono-

rable pour notre espèce, et celle qui la distingue davantage; à nous seuls il est accordé de pouvoir exprimer d'une manière distincte et sensible les différentes passions, les désirs, les craintes, les espérances qui nous agitent.

Mais autant l'organe de la parole est enchanteur quand le goût et la grâce président à ses accens, autant ces mêmes accens sont-ils désagréables s'ils sont articulés avec précipitation sur un ton trop haut et criard. On connaît les efforts opiniâtres et multipliés que fit le plus fameux orateur de la Grèce pour rectifier la mauvaise prononciation qu'il avait apportée en naissant; son exemple doit être cité souvent aux jeunes femmes qui ont

quelque défaut dans la manière de prononcer.

En général c'est un défaut plus choquant de parler trop haut et avec trop de vitesse que sur un ton trop bas et avec trop de lenteur; on peut se corriger de ce dernier inconvénient par une continuelle vigilance sur soi-même, et en s'exerçant à faire des lectures prolongées et à haute voix en présence d'un juge compétent.

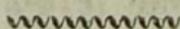
En prenant congé de vous, mes aimables concitoyennes, permettez-moi de vous répéter que si la beauté est le trait qui vous sert à blesser les cœurs, ce trait ne frappera sûrement son but que lorsqu'il sera dirigé par la main des grâces, sous les yeux de la vertu.

Voulez-vous faire de durables conquêtes, que votre miroir ne soit pas votre seul conseiller; souvenez-vous qu'un cœur tendre et affectueux, un esprit juste et éclairé sont des armes auxquelles les hommes se feront toujours un honneur de se rendre.

La beauté du corps est toujours une beauté froide et inanimée si les charmes plus grands de l'âme ne s'y joignent. Ne cultivez pas seulement les qualités qui peuvent vous faire briller un moment; cultivez celles à qui le temps ne fait qu'ajouter du prix : la beauté corporelle d'une femme n'est admirée que quelques momens; mais une fille respectueuse, une mère vigilante, une tendre sœur sont estimées et

chéries à toutes les heures de leur existence. Puissent mes conseils être de quelque utilité, et graver bien dans l'esprit de toutes celles qui me liront que les hommages des hommes ne sont rien sans leur estime, et qu'il ne faut jamais sacrifier le bonheur de sa vie entière au plaisir d'un moment!

TABLE.



Pages.

OBSERVATIONS préliminaires.	x
Remarques générales sur les Mœurs et les Modes du temps passé et du temps présent.	15
Du Corps de la Femme.	25
De la Beauté des Femmes, considérée dans ses détails.	48
Considérations générales sur l'Ha- billement et la Parure.	60

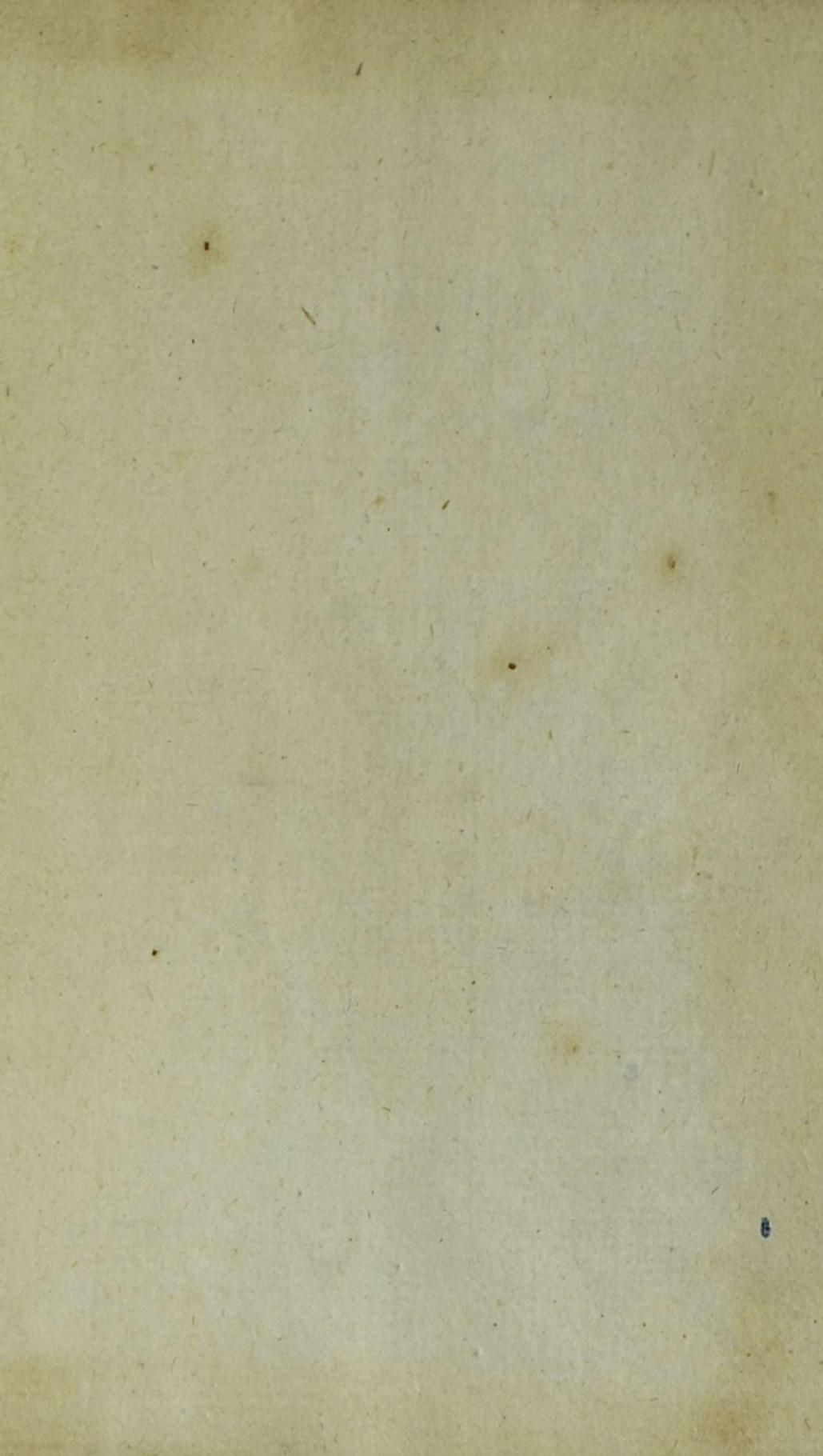
	Pages.
L'Habillement, considéré d'après le rang de celle qui le porte.	85
Détails de l'Habillement.	102
De la Démarche.	129
Particularités sur le Port et sur la Démarche.	147
De la Grâce qu'une Femme doit avoir dans la Danse et dans tous ses autres mouvemens.	160
Continuation du même sujet.	186
Conclusion.	194

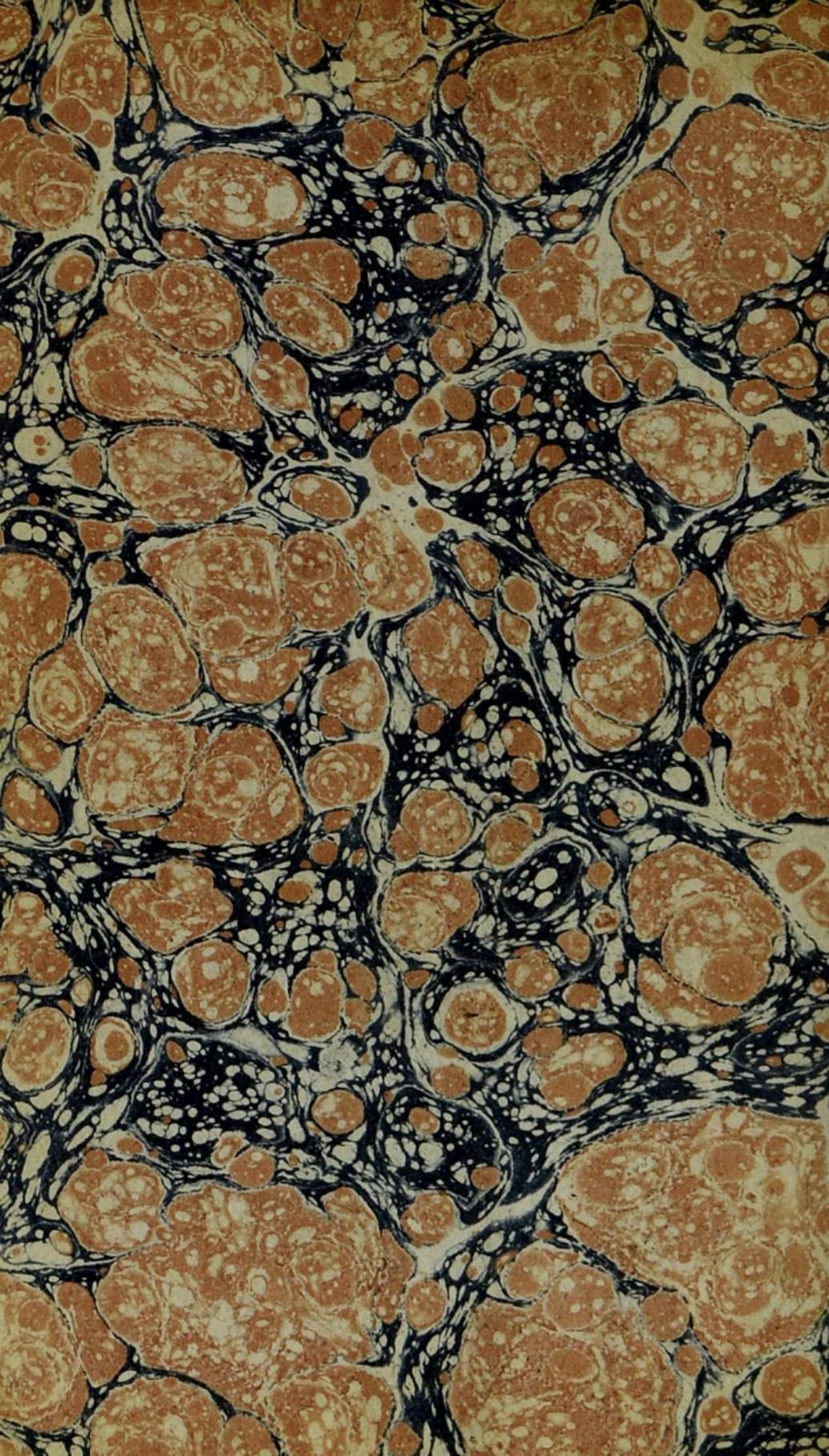
FIN.



207/406
—
LIT. / FSA

4657002

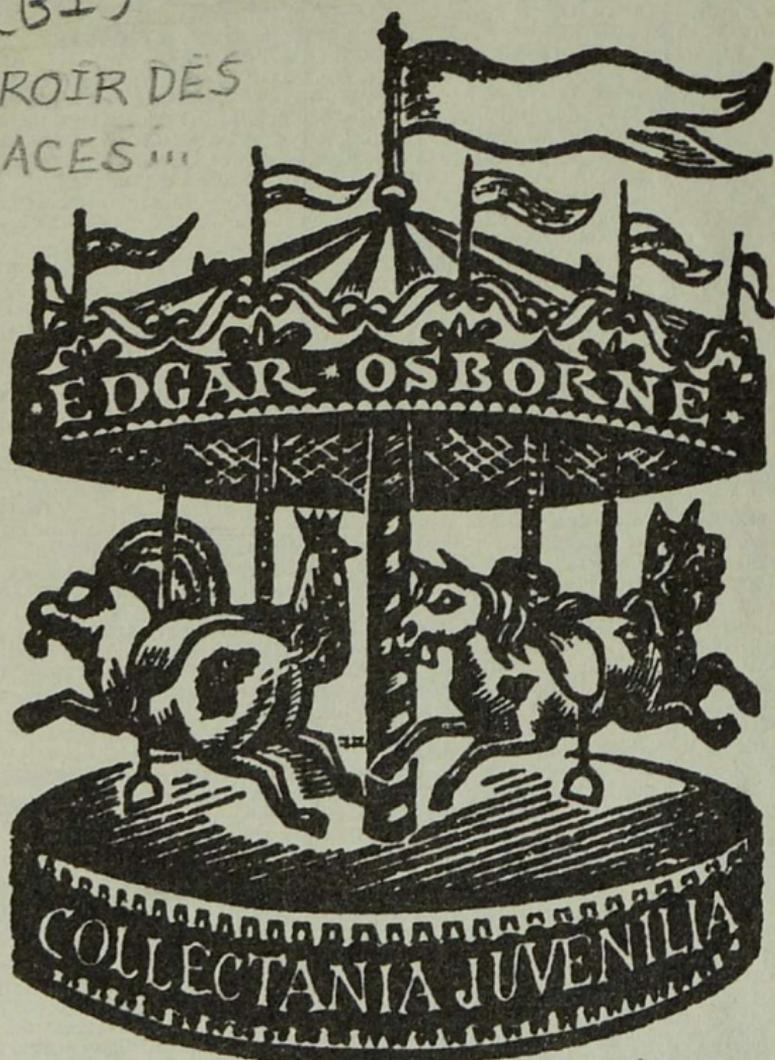




(BI)

MIROIR DES
GRACES...

1811



37131 137 027 629

TORONTO PUBLIC LIBRARY

*This book is the gift of
The Friends of the Osborne Collection
in memory of Claudine Pope
purchased with the assistance of
The Lillian H. Smith Trust Fund*

